

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro triple contient des textes inédits d'auteurs de Suisse romande; invité: Jacques Gélat.

Un exemplaire coûte 15.- CHF

L'aile nord

Extrait

par **Raluca Antonescu**

Les distributeurs

L'offre du poste stipulait : *Logée et nourrie*. La nourriture se comptabilisait en jetons. Jaunes et en plastique, ils étaient plutôt imposants et me faisaient penser à des médailles. J'en reçus dix-neuf pour une semaine, en incluant je pense le week-end vu que mon travail ne prévoyait pas de jours de congé.

Trois repas par jour, sauf pour deux jours où je n'avais le droit qu'à deux.

Ou alors, un jour je n'en prenais qu'un et bénéficiait de six jours à trois repas. Ou encore, je pouvais effectuer une journée de jeûne hebdomadaire et, le lendemain, m'empiffrer de quatre repas. Il y avait différentes variantes possibles, et comme je n'avais reçu ni consignes ni recommandations, je devais me débrouiller avec mes dix-neuf jetons.

La première semaine, j'ai cru qu'il y avait eu une erreur de calcul. Mais j'en reçus le même nombre la semaine suivante. Étant une personne très accommodante, j'ai pensé que c'était ainsi, que la logique se situait certainement hors de ma portée. Comme la première fois je n'avais rien signalé, ni réclamé de jetons supplémentaires, je ne voyais plus l'utilité de le faire. J'avais prouvé que je n'avais pas besoin de plus.

Les jetons s'inséraient dans un grand distributeur qui se situait au fond d'un couloir passablement sombre, la source de lumière provenant essentiellement de son éclairage propre. La première fois que je l'ai vu, j'ai pensé à un jukebox géant.

Malgré un nombre important de boutons, qui présupposaient une multitude de choix, il n'y avait

finalement qu'une option de repas. Une fois le jeton inséré et appuyé indifféremment sur l'un ou l'autre des boutons, le distributeur exécutait une série de crissements et de ferraillements. S'il était loin d'être silencieux, les bruits qu'il éructait pouvaient difficilement être associés à une mélodie. Il finissait néanmoins par libérer une barquette en plastique brûlante qui sifflait quelques instants.

Couverts et serviette étaient distribués dans un deuxième temps, laborieusement, en tirant avec force sur une manette. Laborieusement, car il fallait attendre le double de temps que le repas afin de les obtenir. Au-dessus de la manette des couverts il était inscrit en rouge: *en option*. Ceci expliquait-il la lenteur, voire la réticence à les fournir ? De ce fait, était-il attendu de manger parfois avec les doigts, puis de s'essuyer la bouche avec son chemisier ?

Accolé au distributeur de repas, il y avait un petit distributeur d'eau. La machine titrait : *Fontaine d'eau*. Certainement par manque de gobelets à disposition, ce qui obligeait à boire en faisant couler l'eau directement dans la bouche, comme on le ferait avec une véritable fontaine. A moins que les gobelets eussent aussi été en option, mais il n'y avait pas de moyen pour, malgré tout, les réclamer.

Il y avait un troisième distributeur. *Café, thé, chocolat chaud*, annonçait-il avec des images photographiques très colorées. Il ne possédait ni bouton pour appuyer dessus, ni manette à tirer, ni fente pour insérer un jeton, encore moins un robinet pour laisser s'écouler du liquide. Sa fonction devait être uniquement publicitaire. Chaque fois que mes yeux tombaient sur l'image de la tasse remplie d'un liquide

fumant, l'appétence s'emparait de ma langue. Je salivais malgré moi. L'émergence incontrôlable de cette envie inaccessible me plongeait dans un embarras morne. Susciter le désir sans donner la possibilité de l'assouvir était un acte de cruauté, aussi insignifiant soit-il.

Il n'y avait pas de table ni de chaise à côté des distributeurs, ni nulle part ailleurs à ma connaissance. J'en déduisais que j'avais deux possibilités : soit je mangeais debout dans le couloir, soit je mangeais assise sur mon lit dans ma chambre. Sans grande hésitation, j'ai choisi la seconde option.

La chambre 16

Je venais d'éteindre l'aspirateur quand je le vis. Il se tenait dans l'embrasure de la porte, statique et inexpressif. J'ai sursauté, en toute cohérence émotionnelle. Depuis combien de temps était-il là à me regarder travailler ?

Sa voix, légèrement nasillarde, tinta dans la chambre 16 comme une pièce de monnaie qui tombe sur du carrelage.

- Il est essentiel, pour une subordonnée, de savoir que la hiérarchie est toujours au-dessus d'elle.

Je l'ai facilement imaginé suspendu au plafond, dans une position néanmoins pas très confortable. J'avais le manche de l'aspirateur dans les mains et, bêtement, alors qu'il était éteint, je l'ai bougé d'avant en arrière comme si je continuais à aspirer la saleté. Le couinement pénible qui en résulta ne me fit pourtant pas stopper immédiatement mon va-et-vient.

Mon employeur fixa mon geste, parfaitement vain, en plissant les yeux. Puis il m'expliqua que si j'effectuais mon travail de façon exemplaire, je pourrais grimper les échelons et, par la suite, être assignée à l'aile est et, un jour peut-être, travailler pour l'aile sud.

Il s'était exprimé cette fois-ci avec la bouche exagérément ouverte, en parlant lentement, lentement. Peut-être avait-il un doute que je sois stupide ? Je me suis demandé combien de fois il était venu m'observer à mon insu. J'ai remué l'aspirateur plus rapidement et le couinement s'amplifia aussi.

L'air las et feignant ignorer mon agitation gênante, il prit le temps de me scruter de haut en bas, puis de bas en haut, avant de poursuivre :

- L'aile ouest, n'y pensez pas, c'est totalement inatteignable.

Sa glotte, gorgée de mépris, enfla légèrement. J'ai figé mon mouvement. Dans ses yeux, je vis passer autre chose

que du dédain et de l'indifférence, était-il possible que j'aie vu passer un éclair de frayeur dans ses pupilles pourtant immobiles ? Je n'ai pas cherché plus loin car il ajouta, en agitant la main comme pour m'entonner de déguerpir :

- Vous vous occupez des chambres de l'aile nord. Vous êtes la dernière arrivée et la moins capable. C'est ainsi que cela fonctionne, on octroie aux insignifiantes la partie dont personne ne veut.

Je pensais qu'il avait fini et qu'il allait repartir comme il était arrivé, sans un bonjour ni un au revoir. Mais il restait toujours planté dans l'embrasure de la porte. Attendait-il que je dise quelque-chose ? Attendait-il que je continue à travailler afin qu'il puisse m'observer ?

J'ai fait la seule chose que je pensais être une réponse adéquate. Je me suis remise à faire semblant d'aspirer la moquette. J'aurai pu allumer l'aspirateur, passer d'un geste inutile à celui d'utile, aspirer doublement la moquette de la chambre 16 ne lui aurait fait aucun mal, mais je ne l'ai pas fait. Pour mériter sa place, il faut prouver sa valeur. J'étais désignée comme incapable, je devais en fournir la prestation.

Le regard scrutateur de mon employeur appuyait sur le haut de mon crâne et suivait les mouvements de mes mains. Je n'étais pas vraiment mal à l'aise. Je n'ai même pas sursauté lorsque sa voix a repris possession de l'espace.

- Ne croyez pas que vous soyez dénuée de qualités. Vous possédez les compétences idéales pour l'obéissance.

Il fit une pause. Une longue pause. Attendait-il que je le remercie ?

- L'important pour une coquille vide comme vous, est de bien prendre garde à ne pas la briser, la coquille. Cette fine membrane, faussement solide, qui ressemble à de l'os si on est peu regardant, renferme l'essence même de votre soumission. Le vide qui vous constitue, prenez-en bien soin.

En parlant, il s'est dirigé vers la table de chevet. Avec l'ongle de l'index, que je remarquais pour la première fois être très long, il tapota le bois.

Toc, toc, toc.

J'ai arrêté de respirer pour écouter ce son. Pareil pour la chambre 16 qui s'est tout entière suspendue au contact du bout d'ongle de mon supérieur avec ce meuble généralement inemployé. Je ne saurais dire combien de temps il a tapoté ainsi. J'avais même stoppé les couinements de l'aspirateur, subjuguée. Lorsqu'enfin il a cessé, une lueur fiévreuse traversa son regard habité et épuisé. J'ai eu une folle envie d'applaudir. Je n'avais pas de doute qu'il venait d'effectuer une performance magistrale. J'ai remarqué que la moquette

se chargeait de caresser langoureusement ses souliers. Je commençais à faire équipe avec certaines chambres. Sans prendre la peine de saluer son public, mon supérieur sortit d'une démarche traînante, récoltant au passage un maximum d'attentions.

A nouveau seule, j'ai fait une chose un peu honteuse. J'ai repris mes mouvements de va-et-vient, aspirateur toujours éteint. Je n'avais plus de témoin, plus de preuves à fournir. Pourtant, je n'arrivais pas à m'arrêter. Mes gestes frénétiques sont dès lors apparus pour ce qu'ils étaient dès le départ : une démonstration d'impuissance.

Si le sentiment était loin d'être agréable, personne n'aime avoir le front maintenu au sol pendant que la bouche se remplit de crasse, on survivait à la honte et au mépris. A condition, bien entendu, de penser un jour à relever la tête.

Stimulée longuement par mes mouvements, l'électricité statique contenue dans les fibres synthétiques me décocha une petite décharge. Sonnée, j'ai enfin lâché le manche de l'aspirateur. On faisait vraiment équipe avec la chambre 16. Un jour, elle saurait me rappeler qu'il était possible de mordre même avec des fibres de moquette coincés entre les dents. Et si pour y parvenir elle devrait me court-circuiter le cerveau, elle le ferait.

La chambre 45

Au début, il m'arrivait de tomber à genoux au seuil de la chambre 45 et de pleurer longuement.

Rien de bien dramatique. Je commençais à m'habituer aux caprices des chambres.

Puis, sans même me rendre compte de ce que je faisais, je me suis surprise à téter avidement la tapisserie de la chambre 45. Dès lors, j'ai compris qu'il fallait faire preuve de plus de prudence.

« Je reviens demain. C'est promis. C'est promis, on se voit demain », murmurais-je sans discontinuer, en passant le chiffon sur le bureau, en faisant le lit et en astiquant le lavabo. C'était comme une chansonnette qui empêchait mes mains de trembler et mon cœur de raisonner dans ma gorge.

Avec plus d'expérience, j'apprenais à mieux traiter avec elle. « Je ne vais pas disparaître, je ne vais pas te quitter, je serai toujours là. » Pendant que je la rassurais ainsi, je reculais très lentement vers la sortie. Aucun mouvement brusque. Il ne fallait surtout pas qu'elle croie que j'étais en train de fuir. C'était seulement ainsi que je pouvais sortir et fermer

la porte derrière moi sans qu'elle me saisisse d'un si puissant sentiment d'abandon que je ne puisse plus jamais décoller ma bouche de ses murs.

Je lui trouvais des excuses. Elle était la dernière chambre du couloir, son isolement devait être douloureux. Le mur donnant sur l'extérieur était toujours froid, suintant même l'humidité. Bien entendu qu'il faisait plus sombre dans la chambre 45 que dans les autres. Elle était peut-être plus petite, plus étroite. La tapisserie n'était-elle pas un peu ternie ?

Impossible de ne pas compatir avec elle. La tristesse s'emparait de moi en pensant aux souffrances endurées par la chambre 45. Je me sentais si impuissante, presque coupable. Puis, je dégringolais dans une solitude désespérée, crue et décharnée.

Au bout d'un moment, et au vu de son insistance, j'ai décidé de prendre mes repas dans la chambre 45. Je ne savais pas si c'était une bonne idée, mais elle avait tellement besoin d'être rassurée, que j'avais fini par m'y résoudre. Et puis je ne le regrettais pas tant que ça. Non seulement, le sentiment d'abandon s'estompait gentiment, mais la reconnaissance de la chambre 45 était palpable. Si elle pouvait m'embrasser et m'étreindre, elle le ferait. Et moi, j'avais l'impression de lui tapoter la tête en lui murmurant : je suis là, tu vois ? C'est bien que tu sois rassurée, du coup, je le suis aussi.

J'étais devenue essentielle pour elle. Je ne pouvais pas m'imaginer comment elle avait fait sans moi. J'étais son tout.

Pour le côté tout à fait pratique, manger à une table assise sur une chaise confortable était véritablement un luxe après avoir mangé tant de fois dans mon lit. Comme je ne voulais pas mettre la barquette directement sur mes draps pour ne pas les salir, je la tenais dans mes mains, et je m'étais plus d'une fois brûlée. Les tables et les chaises n'avaient pas été inventées pour rien. Je retrouvais quelque chose qui m'avait manqué sans que j'en prenne conscience avant, un comportement normal, simple et basique qui me donnait l'impression de me rapprocher à nouveau de la civilisation. J'étais même entourée puisque je mangeais en compagnie de la chambre 45. Une compagnie difficile et exigeante mais je n'étais pas vraiment en position de faire la fine bouche. Depuis que j'avais débuté ce travail, je n'avais croisé personne. Si on excluait mon supérieur, bien entendu. Mais celui-là, je n'avais aucune envie de le considérer comme une option de compagnie.

J'ai toujours mangé en me concentrant strictement sur mon repas et sur l'insatiable chambre 45 papillonnant autour de moi. Monopolisant mon attention en permanence, je n'avais pas vraiment eu l'occasion de lever la tête et de penser à autre chose.

Que s'était-il passé ce jour-là ? La chambre avait-elle baissé sa garde ? Ou alors étais-ce moi qui pensait maîtriser la situation ? Quoi qu'il en soit, j'ai levé les yeux de mon repas. Rien qu'un instant, j'ai détourné mes pensées. La fenêtre était devant moi, et ce qui s'ouvrait soudain derrière la vitre m'apparut d'une parfaite netteté. Le dehors.

J'ai immédiatement rabaissé les yeux sur ma barquette. La chambre 45 m'a grattouillé le dos et la sensation, déplaisante, m'a coupé l'appétit.

La chambre 110

Avec son air de perpétuelle contrariété qu'il arborait à chaque fois que je daignais lui adresser la parole, ce que fort heureusement je ne faisais presque jamais, il dit :

- La viande, si elle est suffisamment fraîche, va résister un moment avant de se périmer. Il en va de même avec cette absurdité que l'on nomme la personnalité. Même si elle résiste pour ne pas s'affaïsser, rien ne l'empêchera de verdir et de sentir la charogne à un tel point que seules les mouches s'en régaleront encore.

Je n'avais pu réprimer un rictus. Mon supérieur était toujours obligé d'employer des formules complexes alors qu'il pouvait dire les choses simplement. Même si je n'avais pas compris pourquoi il parlait d'un coup de viande, ni de mouches, ce que j'avais compris était ceci : la tête qui dépasse, soit je la baisse, soit il la coupe. Le message était clair. Je haussai les épaules, un peu lasse. Pourquoi toujours compliquer les choses ? Je lui avais seulement signalé le dysfonctionnement de l'ampoule de la chambre 110 et, comme s'il doutait de ma parole, il avait tenu à en prendre acte lui-même.

Nous étions donc, mon supérieur et moi, dans la salle de bains de la chambre 110. L'ampoule avait frétilé et s'était éteinte si brusquement que je n'ai pas eu le temps de voir son visage se fondre dans le noir. L'instant d'après, placides, ses traits étaient réapparus devant moi. L'ampoule au-dessus du miroir s'allumait et s'éteignait par intermittence. A première vue, une bête histoire d'ampoule défaillante ou un problème de connexion électrique. J'avais naturellement mentionné le problème à mon supérieur.

La salle de bains, bien que rutilante d'une propreté irréprochable je tiens à le dire, m'apparut soudain petite avec la présence de mon supérieur en plus de la mienne. L'ampoule s'éteignit. Cette fois-ci, je le vis disparaître. Il ne

tarda pas à réapparaître. J'attendais qu'il dise quelque-chose. Une consigne pratique concernant l'ampoule. Je l'aurais bien changée, mais je n'en avais pas de nouvelle. Il restait silencieux et, dans cet espace confiné, mes yeux étaient tombés sur son entrejambe. Son pantalon était, me semblait-il, un peu étroit à cet endroit. Il ne devait pas être totalement à son aise ainsi.

Qu'en est-il du ketchup ? ai-je soudain eu envie de demander. Car, après tout, si on avait l'habitude de mettre du ketchup ou de la mayonnaise sur sa viande qu'en était-il ? Mais je me suis tue. Je n'étais pas de taille à suivre la réflexion de mon supérieur. Je ne faisais pas vraiment exprès, c'était la lenteur avec laquelle s'élaboraient mes pensées qui m'empêchaient de formuler rapidement des choses. Je ne savais pas si, dans un cas comme celui-là, ce n'était pas une bonne chose après tout, que je sois capable de me taire. Comme s'il avait lu en moi, il soupira avec beaucoup de bruit. Longuement, comme un pneu qui se dégonfle péniblement. Il avait sacrément du souffle, malgré son pantalon trop serré.

Avec un reste de dégoût collé au coin de la bouche, que j'avais pu remarquer juste avant qu'il disparaisse dans le noir, il dit :

- L'oubli, aussi rond qu'un sein maintenu dans le creux de la main. Aussi impossible à attraper qu'une mouche avec la langue.

L'ampoule s'était éteinte et rallumée deux fois pendant qu'il avait parlé. Déconcentrée, je n'avais pas réussi à saisir le sens de ses paroles et de comprendre l'éventuel lien avec l'ampoule. J'avais seulement retenu qu'il avait encore mentionné les mouches et j'ai pensé à une forme d'obsession.

Mon employeur possédait l'art de donner une dimension follement dramatique à la moindre situation. Pareillement drapée d'étrangeté, la situation finissait par fourmiller. L'ampoule de la salle de bains de la chambre 110, avec son clignotement inconvenant et imprévisible, me plongea dès lors dans l'inquiétude. A chaque fois que l'ampoule s'éteignait, j'entendais bourdonner. Dès qu'elle se rallumait, ma bouche s'emplissait de mouches. Dans une mécanique aussi parfaitement cohérente que le dysfonctionnement de l'ampoule, l'inquiétude nourrissait un sentiment d'oppression qui provoquait de l'inquiétude qui, finalement, justifiait mon sentiment d'oppression.

Coincée dans cette absurdité implacable, je ne pourrai plus jamais regarder l'ampoule de la même façon. Et il ne suffirait plus de la changer pour régler le problème. En fin de compte, n'en étais-je pas réduite, par une sorte d'habitude un peu masochiste, à espérer le prochain basculement dans l'obscurité ?

Illegal gathering

par **Karine Yoakim Pasquier**

J'étais assise lorsqu'il est entré dans le Pacific Coffee, un sac en cuir pendu contre son flanc. Je l'avais rencontré grâce à une application d'échange linguistique. Il ressemblait à la photo qu'il avait affichée sur son profil. Un visage fin, des cheveux noirs rasés sur les côtés avec une mèche plus longue sur le dessus. Il portait un jeans et un t-shirt blanc. Il était petit. Un mètre septante tout au plus. Des tatouages désuets qui dansaient sur ses avant-bras.

Il a balayé le café du regard, m'a aperçue rapidement. Ses yeux ont esquissé un sourire. Il s'est approché.

— Solange...

Il a buté sur mon prénom. J'ai hoché la tête.

— *Who else?* ai-je répondu.

Il n'a pas compris l'ironie. Pourtant, j'étais la seule Occidentale dans la salle. Il s'est assis avant de se relever, embarrassé.

— Je vais chercher à boire.

En me rejoignant, il a déposé son verre en plastique recyclé et a ouvert son sac. Il a étalé un mouchoir sur la table, détaché son masque de ses oreilles, l'a inséré dans le rectangle de papier, puis l'a glissé soigneusement dans un étui. Je l'ai observé faire. Il avait la méticulosité d'un chef gastronomique. Il a alors sorti son gel hydroalcoolique et s'en est frotté chaque phalange. Puis, il s'est tourné vers moi pour se présenter formellement. Il a hésité quelques secondes, son français peinant à ressurgir. Anson Wong, 28 ans. Né à Hong Kong. Avait fait un séjour linguistique à Montréal, avant de revenir au pays. Sa mère avait toujours voulu qu'il apprenne le français, m'a-t-il dit.

— J'en ai besoin pour partir, aller vivre au Québec — a-t-il soufflé. Pour avoir le visa, il faut parler français.

J'ai souri, gênée. Je ne savais pas quoi dire. J'ai serré la bretelle de mon sac à dos. Il avait un accent canadien qui se cachait derrière ses syllabes. Il aurait facilement son visa.

— Et toi? a-t-il demandé.

Dans un cantonais balbutiant, j'ai fait de même. Solange Werner. 32 ans. Née en Suisse. A étudié à Fribourg, avant de trouver un travail à Hong Kong, dans la finance. Je n'avais pas besoin de visa pour m'en aller. Nous n'étions pas à égalité.

Pendant que je me concentrais sur les tons que je prononçais, il a bu lentement son thé au lait, provoquant un long bruit de succion. Je tournais la tête vers la salle. Elle était étonnamment grande. Nous étions assis près de la vitrine

dans deux gros fauteuils ocre. Par la fenêtre, nous apercevions la rue. Des taxis rouges allaient et venaient. En face, le néon d'un magasin de prêteur sur gages clignotait.

Anson a pris un cahier coloré et quelques stylos. Pendant qu'il en tournait les pages, je feuilletais mon manuel. Nous étions studieux. Je levais les yeux vers son visage. Il était concentré. J'observais ses pommettes, sa peau lisse. La nuit s'installait déjà. Elle tombait rapidement ici, toujours vers cinq heures du soir.

Après notre séance, nous sommes sortis ensemble, avons glissé dans la ruelle adjacente au café. J'ai hésité à passer mon bras sous le sien. Je me suis retenue.

— Tu vas jusqu'au métro?

— Oui, j'ai soufflé.

C'était faux. J'habitais tout près. Mais j'étais gênée. Nous étions dans les beaux quartiers. Et j'aimais bien Anson, avec son menton pointu et ses yeux ourlés de longs cils. Je ne voulais pas le laisser partir. Je m'engageais sur le trottoir, derrière lui. Des effluves s'échappaient des restaurants. Dans une vitrine, trois canards laqués étaient suspendus. Des gens pressés nous dépassaient. Le bruit du passage piéton claquait à nos oreilles. Une femme vendait des marrons dans un immense wok sur roulettes. Sur le côté, des petits œufs de caille étaient posés. Après avoir traversé la chaussée, nous pénétrâmes dans la bouche. L'air chaud s'enroula autour de nous. Il prenait la direction de Chai Wan. Je fis semblant de me diriger vers celle de Kennedy Town avant de bifurquer pour remonter vers la sortie.

Le lendemain, la foule de *working girls and boys* cherchait où manger. Près du bureau, une ruelle crasseuse où s'alignaient diverses petites échoppes proposant des soupes et des plats à base de riz et de porc. Je fis coulisser la porte. Les murs en carrelage noir et blanc étaient recouverts de posters de célébrités que je ne connaissais pas. Je scannais le code avant de le tendre mécaniquement sous le téléphone posé sur un trépied. Le bruit de mon code bleu vrilla dans l'air. Le serveur leva les yeux, me montra un menu. Je prendrai un *char siu faan* et un thé glacé. Sans sucre. On m'amena un verre en métal dans lequel flottait une rondelle de citron. Puis l'assiette blanche avec les tranches de porc marinées sur le dessus. Je fis glisser mon masque sous le menton, saisis mes baguettes. Des pak-choïs rajoutaient de la couleur au plat. Ils étaient croquants et mouillés.

Au bout de quelques instants, mon téléphone se mit à vibrer.

— *Hi!*

Le message s'afficha sur mon application WhatsApp. C'était Edith, une fille que j'avais rencontrée lors d'un événement pour femmes expatriées. Elle était enseignante le jour et actrice sur son temps libre.

— *I'm organizing a lip sync show next month. Would you like to join? So boring in HK ;-)*

Je cliquais sur la pièce jointe, découvrant le concept. C'était tiré d'une émission de télé-réalité américaine. Une vidéo d'Anna Hathaway en Miley Cyrus interprétant *Wrecking Ball*, avec un justaucorps blanc s'afficha. En résumé, il s'agissait de faire du playback et d'inventer une chorégraphie. Je souris. Ça avait l'air drôle. Une sensation d'euphorie m'enserra la poitrine. J'adorais ce genre de choses. Je tapotais rapidement sur mon clavier. Oui, je participerai. Cela me semblait original. J'avais envie de fête et d'insouciance après ces longs mois de disette.

Pour retourner au travail, j'utilisais la passerelle. Je me glissais dans l'un des malls qui zébraient le centre-ville. La climatisation me coupa le souffle. Des vitrines immaculées. Des marques hors de prix. Je hâtai le pas, appelais l'ascenseur et sortis mon téléphone le temps qu'il arrive.

Après la décision de participer au spectacle de lip-sync, j'ai revu Anson quelques fois. Il était toujours très sérieux, même s'il se mettait occasionnellement à rire pour des raisons que j'ignorais. Son français s'améliorait à chaque séance alors que j'avais l'impression que mon cantonais stagnait.

Un soir, penché sur un latte au matcha, je pris mon courage à deux mains. Je passais ma langue sur mes lèvres. Elles étaient craquelées, malgré l'humidité proche des 100 %.

— Anson...

Il leva les yeux vers moi, déroula ses doigts autour de sa boisson.

— Solange...?

J'aimais la manière dont il prononçait mon prénom.

— Je joue dans un spectacle jeudi prochain. Si tu veux venir...

— Un spectacle?

Mon ventre se noua.

— Oui. Jeudi prochain, à 19 h. Ce n'est rien d'incroyable, mais c'est amusant.

Il s'arrêta quelques secondes. Je le vis se concentrer. On ne comptait pas sur vingt-quatre heures à Hong Kong. Le système francophone le perturbait. Je déverrouillais mon écran, lui montra la copie de l'affiche, sur Instagram. Il détailla le texte attentivement. Il faisait tout très attentivement.

— Tu chanteras en français?

— Oui.

— Je viendrai.

Un sentiment d'euphorie et d'angoisse se glissa sous

mon sternum.

La semaine suivante, je sortis du métro à dix-huit heures trente tapantes, fis basculer mon sac à dos sur le devant de ma poitrine pour pouvoir saisir facilement ma carte Octopus. Face à moi, une grande fresque dorée s'étirait contre le mur. C'était une œuvre de Lucia N.Y. Cheung. Elle avait assemblé des centaines de petites pierres pour créer une mosaïque qui me rappelait les peintures classiques chinoises, avec des arbres, des bambous et des pagodes. J'en avais observé des dizaines dans les musées de Sha Tin ou de Tsim Sha Tsui, ne sachant pas si j'en comprenais véritablement l'essence.

J'accélérais le pas. L'escalier roulant se trouvait sur ma droite. Une longue file était déjà formée. En silence, les gens attendaient, statiques, que le monstre de métal les fasse remonter vers la surface. Je me collais derrière un homme au jeans serré qui pianotait sur son téléphone. Je pensais à Anson. Serait-il là ce soir?

Passer ma carte sur le lecteur. Donner un coup de hanche pour activer le tourniquet, puis chercher la sortie. Chacune avait une lettre et un numéro. Ne pas se tromper sous peine de devoir marcher plusieurs kilomètres pour réparer son erreur en empruntant des routes suspendues ou traverser d'immenses supermarchés glacés. Hong Kong était une fourmilière et si certains quartiers étaient vivants et vibrants, d'autres ressemblaient à des cités dystopiques perturbantes.

Je m'engouffrais dans la rue. Central était un quartier que je n'aimais pas. De grandes enseignes de luxe côtoyaient les noms de la mode internationale. Chanel. Rolex. Zara. Intimissimi. Au loin, l'escalator avait inversé sa course, remontant désormais jusque vers les hauteurs de Mid-Levels. Les employés fatigués, poches sous les yeux, costumes bleus sur le dos, s'y agglutinaient. L'allée sentait la friture. Je passais devant le Don Don Donki, tournais à gauche avant d'emprunter une ruelle étroite. Le long des trottoirs, des *dai pai dong* avaient aligné des tables en formica rouges et vertes. Quelques hommes mangeaient déjà, penchés sur leurs bols, sous des néons criards. Je comptais les numéros: 56, 58, 60. C'était là. L'immeuble était gris, terne. Le couloir serré. Le gardien, assis sur une chaise en plastique, écoutait une émission qui grésillait. Un vieil opéra cantonais. Deux ascenseurs perdus au fond du corridor. L'un pour les étages pairs. L'autre pour les impairs. Il manquait le chiffre quatre, symbole de malchance. Le bar-théâtre était caché au septième étage.

Les portes tintèrent en s'ouvrant. J'avançais dans le couloir menant à l'entrée. Des affiches datant de 2018 et 2019 étaient collées grossièrement. Un poster pour un spectacle en 2022. Un trou temporel entre deux. La serveuse était appuyée

contre un meuble en bois placé devant le hall. Ses cheveux étaient courts. Sa peau tannée. Elle releva ses yeux vers moi sans me regarder vraiment. Son masque sous le menton, elle esquissa un sourire mécanique. Je sortis le téléphone, scannais le code affiché en gros à côté de l'entrée. Un QR code apparut alors dans un bruit de caisse enregistreuse. Elle prit sa tablette, numérisa mon appareil. Code bleu. J'avais fait ce geste tant de fois qu'il me semblait aussi naturel que de pousser une porte.

— Vous avez votre autotest rapide?

Je farfouillais dans la poche de mon sac, lui tendais le rectangle de plastique sur lequel flottait une seule et unique barre rouge. Elle vérifia la date et mon nom inscrit au stylo Bic sur les côtés. Je pouvais entrer.

Je tournais enfin la tête vers la salle. Deux femmes étaient penchées sur un tabouret, triant des papiers. Des tables posées en vrac. Contre le mur du fond, le bar, dans toute sa longueur. Les bouteilles qui brillaient. Sur la droite, les chaises et les canapés, vers une scène installée contre la paroi. Un rideau cachait des cartons. Il n'y avait pas de place pour des coulisses. D'un côté, deux banquiers se déshabillaient. Un homme vêtu d'un Marcel se plaquait une moustache sous le nez avant d'ajuster ses lunettes. Je sortais mon costume.

Edith s'approcha de moi.

— Ça va? Tu es prête?

— Oui.

— Tu as acheté la colle à faux cils?

— Oui. Il y en avait au Bonjour.

— Assieds-toi. Je vais te maquiller.

Je posais mes fesses sur le canapé en similicuir. Ma peau s'y appuya dans un bruit désagréable. J'avais chaud. J'avais toujours trop chaud dans cette ville.

Elle sortit toute sorte de matériel de son sac, les aligna sur le sol et s'agenouilla entre mes jambes. J'en profitais pour la regarder. Elle avait de longs cheveux épais et blonds retenus dans un chignon lâche. L'air fatigué. J'avançais mon visage vers elle, fermais les yeux.

— Tu chantes, toi aussi?

— Non, non. Je programme — me dit-elle. Vous serez 10.

Plus tard, accroupie le long de la scène, je vis Anson arriver. Il venait directement du bureau et portait un costume qui accentuait la forme de ses épaules. Je devins nerveuse. Je passais mes mains sur ma tenue orange vif et mes cheveux crépés. Il s'approcha d'une chaise et s'assit, en me cherchant du regard. Il posa ses paumes sur ses cuisses. Je pensais à ses ongles propres, presque manucurés. Il tourna plusieurs fois le visage vers l'avant et l'arrière de la salle, ne me vit pas. J'en fus soulagée. Je regrettais de l'avoir invité. Il allait trouver ça nul.

Je n'allais même pas chanter pour de vrai.

Edith s'approcha de la scène. Elle avait un micro en main.

— *Hi everyone*, cria-t-elle joyeusement. *Thanks a lot, to be here. The government forbid live music ... so we won't play live music ... and we'll lip-sync tonight!*

Les applaudissements fusèrent. Les spectacles avec des musiciens avaient été interdits depuis un moment. Depuis peu, nous pouvions à nouveau nous réunir, mais sous des conditions très strictes. Les bars pouvaient ouvrir jusqu'à deux heures du matin si nous présentions un test négatif et scannions le code. Les restaurants dont le personnel était vacciné avaient la permission de minuit. Les plages étaient fermées. Les barbecues proscrits. Nous n'avions le droit de n'enlever nos masques sous aucun prétexte, même en extérieur, sauf si nous mangions ou buvions assis dans un établissement.

Le premier chanteur monta sur scène et commença son show. Je n'y prêtai pas attention, trop concentrée sur mon propre stress.

— *For our next song, we will travel to Europe. Our singer will interpret Balance ton quoi, from Angèle.*

Je ne l'entendis pas. Elle avait prononcé le titre de manière presque incompréhensible. Mon voisin me tapa sur l'épaule.

— Solange. C'est à toi.

Je sursautais. Je me levais dans un état second, me dirigeais vers la scène. Les projecteurs m'éblouirent. J'avais conscience qu'Anson me verrait. Qu'il me verrait grimée. Qu'il ne devait pas en avoir l'habitude et qu'il me trouverait sûrement bizarre. Que nos différences culturelles étaient aussi vastes qu'un océan entier.

Je suivais la musique. J'avais tellement répété que c'en était naturel. Les gens hurlèrent. Je me détendis. Je dansais, lâchais mes membres les uns après les autres. Mon corps était possédé. Je n'avais pas dansé depuis des mois. J'avais l'impression de boire de l'eau après une longue sécheresse. Mon cerveau se vida et j'oubliais tout. À la fin, quand les applaudissements éclatèrent, je le cherchais des yeux. Il avait replacé son masque sur son nez et je n'arrivais pas à voir son expression. J'étais en partie éblouie. Je me faufilais à nouveau contre le mur, près des autres artistes.

Après moi, d'autres s'essayèrent à l'exercice. Freddie Mercury se déchaîna sur scène, imité par les Spice Girls, Nathalie Imbruglia et Madonna. Les costumes étaient drôles. Le public était si affamé de musique, de fête et de culture, qu'il se mit à rugir sur sa chaise. Certains se levèrent. Des bras s'agitèrent de gauche à droite. Nous étions simplement friands de légèreté.

Plus tard, cette nuit-là, les cheveux collés sur mon front par la sueur, je m'approchais de lui en lui souriant.

— Anson, tu es venu — je murmurais dans un souffle.

Il hocha la tête. Sa poitrine se soulevait et se rabaisait doucement. Son calme détonnait avec l'ambiance environnante.

— Tu veux une bière, lui demandais-je ?

Il acquiesça. Je me dirigeais vers le bar, commandais deux Tsing Tao. Quand je lui tendis la bouteille, nos doigts se frôlèrent.

— C'était bien, ta chanson — me cria-t-il dans l'oreille.

Il espérait me faire plaisir. C'était gentil, mais c'était faux.

— Merci. Quel chanteur as-tu préféré ?

Je m'approchais de lui.

— Je ne sais pas. J'écoute plutôt du cantopop, en fait.

Je n'y connaissais rien, à part *The Mirror*, que j'avais entendu quelques fois. Soudain, un bruit s'éleva au-dessus de la musique. Dans l'entrée, six policiers se tenaient face à la gérante.

— *Illegal gathering*, hurlèrent-ils.

L'atmosphère se densifia d'un coup. Nos corps se crispèrent. Anson se rapprocha de moi instinctivement. Son torse touchait presque ma poitrine. Je retins mon souffle.

Edith arrêta immédiatement la sono, se mit à parlementer. Les voix fusèrent. Je me précipitais vers mon sac pour prendre mes affaires. Certains se plaquaient contre le mur. D'autres invectivaient les agents. Avec ma robe orange, je ne passais pas inaperçue. On nous fit tous évacuer en notant nos noms. Je suivis la foule sans comprendre. On nous poussa dans les escaliers. On descendit en troupeau, dans un brouhaha chaotique. Quand je sortis dans la ruelle, Anson n'était plus là.

La semaine d'après, j'attendais au Pacific Coffee. Je n'avais reçu aucune nouvelle de la police et je me détendais enfin. L'amende avait probablement été envoyée au bar. Qu'allaient-ils faire de nos noms ? Je ne le savais pas.

Je fixais l'horloge murale suspendue au-dessus du comptoir. Un cafard se faufila sous celle-ci au moment où l'aiguille tombait sur l'heure pile. Je tournais mon visage vers la porte. Nous nous retrouvions à cette heure-là avec Anson. J'avais déposé sur la table deux nouveaux livres que j'avais achetés la veille à la librairie Parenthèses... sur ceux-ci, un roman en français que je voulais lui offrir. La Nuit des Temps de Barjavel. Un bijou. Il allait aimer, j'en étais sûre.

J'attendis longuement. Il n'arriva pas. Il ne vint plus jamais. Nous n'étions pas à égalité.

Dans sa tête

par **Odile Cornuz**

C'est l'histoire d'un monsieur qui a peur. Appelons-le Armand. La plupart du temps Armand réfléchit trop mais lorsqu'il faudrait réfléchir il oublie. Il dit qu'il vit dans sa tête. Gageons que cette tête est construite comme un château médiéval, avec des douves, un pont-levis, une place centrale – pavée de tout ce qu'on veut – des oubliettes, des tours crénelées, de grandes salles d'apparat et de besogneuses cuisines, des cheminées où l'on peut rôtir un bœuf, des chambres à coucher avec des lits trop grands et souvent froids. N'oublions pas le trône – et sur le trône : Armand. Et dans les oubliettes : Armand. Empalé sur la broche : Armand. Et pour tous les rôles, des manants aux gentes dames, des chiens aux marchands : la tête d'Armand sur toutes les épaules, dans le château de sa tête. De quoi avoir peur, vraiment.

Et quand il s'observe dans le miroir ? Au lavabo commun des toilettes d'un restaurant, assis sur la chaise du coiffeur, dans sa salle de bains, Armand voit Armand qui pourrait tout aussi bien être un bœuf ou un prince. Ses traits ne lui sont pas familiers. Ils appartiennent à sa famille, oui. Un peu de celui-là, un peu de celle-ci, sans oublier la taille de l'autre –

mais il ne s'est jamais approprié son corps. D'ailleurs qu'est-ce qu'un corps ? Armand s'interroge d'autant plus sur l'image que lui propose son reflet. Il se demande comment on fait un miroir, qui a bien pu inventer leur fabrication, si l'inventeur a breveté son invention et quels sont ses descendants en ligne directe. Peut-être leur ressemble-t-il ?

Armand est charmant – sans mauvais jeu de mots. Charmant c'est tout à fait lui : prévenant, disponible, souriant, courtois ; charmant quoi. Il oublie simplement de se charmer lui-même. Il s'oublie tellement qu'on ne sait plus qui charme. Espérons que c'est Armand. Mais Armand, est-ce celui qui se voit dans le miroir ou qui grille sur la broche ? Ou les deux, ou aucun ? Où est-il ? Dans ses oubliettes ? Aurait-il oublié de se lever ce matin, de s'endormir hier soir, d'emporter son parapluie rouge ? Ah non ! Nous le voyons : il a pris le train.

Dans le train Armand lit. Il lit des livres qui le distraient de lui-même et de ne pas savoir qui il est, à qui il ressemble, et s'il est assez charmant. Il se demande si les essieux ont été bien huilés, les wagons bien attachés, les aiguillages bien préparés, le conducteur bien formé, les horaires bien tenus.

Il aime dire le mot bien et le penser. Quand il constate que des fournitures exotiques décorent un établissement public ou un magasin, dans la ville où le train l'a mené, Armand s'interroge : comment se fait-il que l'exotisme est venu jusqu'à moi ? Comment ceci, qui ne me ressemble pas et que je ne connais pas, peut-il si facilement croiser mon chemin ? La ville dans laquelle le train l'a mené semble trop grande à Armand. Il y marche quelques heures et se sent soulagé de ne pas y dormir. Il reprend le train en sens inverse et se demande si tout est bien.

Quand Armand est amoureux il ouvre les bras et voudrait y contenir le monde. Il souhaite abriter dans son château la belle qui le fait frémir mais il semble que son visage ne s'y encadre point et que si elle l'émeut, la belle suscite aussi en lui quelques craintes. Il dit viens dans mon château, je t'offre le monde. Elle répond mais ton château c'est ta tête et ta tête ce n'est pas le monde. Il se sent désemparé et se réfugie dans une de ses tours crénelées. La belle, elle, va faire un tour en Allemagne. Quand elle revient, Armand annonce qu'il a mené à bien des travaux d'aménagement : dépendances diverses, ouvertures de fenêtres, passerelles : la bâtisse prend une allure baroque. Si elle le désire, elle pourra choisir les tentures, même en velours ; il ne regardera pas à la dépense. La belle se sent flattée et elle se dit que même si c'est un peu petit, cette tête est peut-être habitable pour deux. Elle choisit du velours rouge, évidemment.

Armand aime transpirer. Il espère ainsi muer peu à peu, changer de peau – peut-être même se reconnaître un jour dans le miroir. Ainsi il se rend dans une salle de sport. Il longe le bâtiment et lève les yeux pour savoir s'il doit craindre les déjections de pigeons. Intact, il troque ses habits de ville contre ses habits de sport et se sent déjà soulagé d'échapper un peu au château rafistolé, qu'il oublie totalement le temps qu'il transpire. Sous la douche déjà, pourtant, il passe en revue les douves, et constate avec étonnement que le pont-levis est relevé.

Ah, j'avais oublié que tu sortais. Tu es tellement partout ici que quand tu n'y es plus c'est tout comme. La belle ne s'excuse même pas. Il a pourtant passé la nuit dehors, tenu hors de soi par cette invitée qui prend toute la place. Pour qui se prend-elle ? Aurait-il dû accepter tout ce velours, rouge de surcroît, lui qui n'a de goût que pour les teintes neutres, les matières discrètes ? Armand se met à douter. Il se demande si tout est vraiment bien. Hop, sur le trône, comme si de rien n'était – mais il la tient à l'œil cette bouffeuse de place.

Voyons ce qu'elle mange d'ailleurs, cette avantageuse : de la viande crue ! face à Armand qui n'ose faire la moue – mais tout de même ces dents qui broient cette chair qui

porte encore trop de sang, ces mâchoires qui mastiquent bruyamment (le pain toasté craque comme un os), cet appétit dont elle fait preuve, ne devrait-il pas y déceler une menace ? Armand repousse son plat de lentilles. La belle lui offre de finir son assiette. Il se trouve qu'elle a faim, elle.

Armand regarde la belle dormir et son lit n'est plus froid et ses draps par couches et surcouches sont bien mis en place mais il y a du bruit dans sa tête. Un bourdonnement, cette fois, l'empêche de trouver le sommeil. Il sort et fait le tour de la place pavée. Tout est calme. Il touche de l'auriculaire les pierres de l'épaisse muraille : humides, moussues. Il déambule le nez en l'air et trébuche sur un chien roulé là : le chien grogne et se remet en boule ; Armand s'excuse. Il monte et descend des escaliers pour se distraire. Il se persuade qu'il n'entend plus que le bruit de ses pas – mais dès qu'il s'arrête le bourdonnement reprend. Armand passe une mauvaise nuit. Il sent qu'on secoue doucement son épaule : c'est l'heure. Elle baille puis se lève d'un trait. Il peine à ouvrir les yeux. Elle se moque de lui.

Attends-moi, dit-il. Ralentis le pas. Parle-moi. Regarde-moi dans les yeux. Se pourrait-il qu'Armand tente de voir si la belle a construit un autre château dans sa tête à elle ? Elle ne l'a jamais invité. Oh moi tu sais je suis plutôt Bauhaus, dit-elle. Et elle avance de plus en plus vite. Mais le velours, ça te plaît le velours, n'est-ce pas, s'inquiète Armand. Elle répond que c'est bien, oui, le velours, c'est doux, ça réchauffe, mais ça ne fait pas tout. Pourtant c'est toi qui voulais du velours, du velours rouge, et j'en ai tapissé tout mon château – pour toi – dit-il. Oui, c'est gentil, ça m'a fait plaisir, dit-elle. Mais j'aime bien le fluo aussi, tu vois, et les paillettes et la boule disco – ça dépend des jours. Armand se sent une fois encore désarmé.

Peut-il encore être amoureux ? Quand il ouvre les bras il ne sent que du vide. Elle est partie faire des courses, acheter des cigarettes, voir sa mère – il ne sait pas trop. Ce dont il est certain c'est qu'elle n'est plus là et qu'il ne sait que faire du velours rouge. Il commence par s'en draper et, la première nuit, dort ainsi comme une masse. Au matin il se réveille en sueur. Alors il arrache tout le tissu et le roule et le tire et le pousse jusqu'en haut de la tour crénelée. Il ferme à clé et pense à Barbe bleue. Nous aussi nous y pensons, depuis un moment, et nous songeons également aux acquis du mouvement féministe. Evidemment, Armand est encore amoureux, mais il a peur. Alors il s'assied au milieu de la place pavée d'on ne sait quoi, il oublie jusqu'à son trône, et il se met à pleurer. L'entendre rire nous aurait étonnés.

Aida

par **Pauline Desnuelles**

Cela fait six heures que nous marchons. Le paysage est beau mais je n'éprouve aucune joie. Les aiguilles des sapins sont hostiles, la rocaïlle blesse mes pieds et veut briser mes os. Cette montagne est un monde désolé. Pas une maison, pas un hameau.

Mon corps est lourd, la plante de mes pieds douloureuse, chaque pas me coûte. Mes cloques aux talons se sont percées, la chair est à vif. C'est ici, derrière les chevilles, que je ressens toute la souffrance du parcours. Adnan partage ses réserves d'eau avec moi et me fait des compresses qu'il colle dans mes chaussures pour me soulager. Il est plus jeune mais il veille sur moi comme un grand frère.

Nous avons assez de nourriture, mais je ne parviens pas à manger. Maman vient me rendre visite toutes les nuits, dans sa robe de fête, rose et verte brodée de brillants, qui vole autour d'elle. Elle me dit que tout ira bien. Que la montagne, sous ses airs austères, est bienveillante, et que le changement me sera bénéfique. Elle me dit de marcher vers ma nouvelle vie.

Nous avons atteint une route goudronnée et aperçu des villages. Nous nous approchions d'Aoste. Je pensais voir du jambon partout, du jambon cru, rosé, avec de la couenne, sur les affiches ou sur les étals en bord de route. En fait, pas du tout. Lorsque nous avons vu le panneau à l'entrée de la ville, nous avons bifurqué dans les broussailles et traversé des terrains vagues. La montagne se rapprochait, notre ligne de mire. Là-bas, de l'autre côté, nous serions en sécurité. Un peu plus, en tout cas. Passer la frontière, s'enfouir dans les taillis piquants où ne passent que les chèvres. Trouver sur les hauteurs une roche accueillante.

J'imaginai déjà une petite grotte près d'un ruisseau. Nous nous y blottirions le soir. Nous parlerions à nouveau. Durant notre traversée de l'Italie, nous nous étions tus. La tension crispait nos nuques, le danger était dans chaque pas. Se cacher, fuir les passants, accélérer à la vue des uniformes de la *Polizia di Stato*.

Nous n'avons pas trouvé la grotte fantasmée, mais une grande clairière à l'herbe jaunie. Nous avons fait connaissance avec notre nouveau passeur, il avait des tentes qu'il a ficelées sur nos sacs déjà lourds. Sa voix était comme le pelage d'un

ours, épaisse, rêche, douce par endroits. Il nous a expliqué que nous ferions halte à l'hospice du Grand-Saint-Bernard et que nous trouverions là-bas des personnes bienveillantes. Notre groupe pourrait souffler quelques jours avant de continuer sans lui.

Neuf heures de marche, dix, la sueur coule en petits filets, mouille le creux des aisselles et des genoux, plaque mon tee-shirt sur ma poitrine, révèle la forme de mes seins, ce qui me met mal à l'aise. Je croise les bras sur mon torse. L'ombre est notre amie, nous nous glissons dans sa fraîcheur dès que nous apercevons son profil sombre sur les cailloux.

L'hospice apparaît enfin. Un vieil homme vient à notre rencontre, avec de l'eau et des pains au sucre. La peau de son visage est parcheminée et sa barbe longue comme celle d'un sage. Sa robe ample danse autour de lui, dans le vent qui s'est levé.

D'autres hommes nous rejoignent, aussi âgés et fripés que le premier. Ils nous parlent avec gentillesse. Nous ne comprenons rien de leurs mots mais ces voix nous rassurent. Je crois comprendre qu'ils sont membres d'une association qui aide les migrants. Qu'ils vont nous aider à installer les tentes. Certains dormiront dans un lit ce soir. Je laisse ma place aux enfants et aux plus faibles.

Nous prenons un repas chaud dans le grand réfectoire qui résonne. La soupe brûle mon palais. Nous ne parlons pas, nous sommes si fatigués.

Nous resterons trois jours. Un homme nous guidera plus loin, dans les Alpes suisses.

Après dix jours de marche, Adnan et moi avons été accueillis par deux familles d'un hameau tassé contre la roche. Nos deux guides, des bénévoles d'une association, ont une liste de personnes susceptibles de nous recevoir. Je n'avais pas été triste lorsque les premiers ont trouvé un logis et un emploi dans les villages traversés. Mais lorsque moi je me suis arrêtée et que j'ai vu les autres repartir, j'ai failli m'effondrer.

J'ai beau savoir que chacun a une place qui lui est dévolue dans le monde, ces séparations me lacèrent le cœur. Les liens qui se tissent dans un voyage difficile et sans destination précise sont d'une nature particulière. Nous échangeons nos numéros de téléphone, certains n'en ont pas. Les plus jeunes, qui les protégera ? Ces épreuves ont développé mon sentiment maternel. Je crois qu'il a toujours été là, peut-être qu'il s'est juste avivé. Je me sens faite pour cajoler, rassurer.

Passer la main sur les petits fronts moites et craintifs.

Il y a deux garçons de dix et onze ans que j'aime beaucoup, nous sommes ensemble depuis l'Ethiopie. Les voir reprendre la route avec leurs gros sacs sur le dos me bouleverse. Elea, la quarantaine, me promet de veiller sur eux et de me contacter bientôt. J'ai l'impression de les abandonner à un destin capricieux et injuste. Adnan serre fort ma main au bout du chemin, l'étreinte de ses doigts me retient. Je hoquète.

Ici, au bout de quelques semaines, la joie est là. Adnan a trouvé du travail, il coupe du bois chez des gens et participe à la construction de chalets. On m'a proposée comme nounou, mais visiblement les femmes du coin n'ont pas besoin d'aide, ou alors elles n'ont pas confiance. J'attends. Je jardine avec la famille qui m'accueille. Je bine le potager et j'arrache les mauvaises herbes. Je ramasse les fruits tombés dans l'herbe, je cueille les tomates rouges qui grimpent sur les tiges hautes et les courgettes vert sombre cachées sous les larges feuilles. Ici, la nature est féconde.

Ça y est, j'ai un emploi. Je m'occupe d'une dame atteinte d'Alzheimer. J'aide son mari dans les tâches quotidiennes. J'emménage chez eux. J'apprends à cuisiner la potée comme les gens d'ici la font, avec de la saucisse, des poireaux et beaucoup de poivre.

J'apprends à couper du bois. Fendre la bûche en deux d'un coup sec. Si je suis sincère dans mon cœur, je frappe juste, et deux parties à peu près égales partent d'un côté et de l'autre dans un grand éclat. Des copeaux s'éparpillent dans l'air. Au début, lorsque Monsieur Auguste me montrait puis me demandait de reproduire ses gestes, mes mains tremblaient sur la grosse hache.

En fait, j'y arrive très bien.

La femme s'appelle Marjolaine. Souvent, elle cherche ses mots. Comme je maîtrise encore mal le français, je lui désigne les objets tout autour, à tâtons, ou je mime. Lorsque je tombe juste, elle pousse un grand soupir :

— Heureusement, tu es là. Tu allumes des bougies autour de moi.

Je la nourris, je l'accompagne aux toilettes, je la déshabille et la couche lorsque son mari est avec les bêtes ou au bistrot. La journée, je l'assieds au jardin pendant que je bêche dans le potager. Elle me regarde et frappe de temps en temps dans ses mains.

— Tu es un as, merci, merci, merci ! Bravoouo.

Je me débrouille en anglais, mais ici personne ne le parle. Alors je m'exprime souvent en amharique, en faisant des gestes. Au début, je n'osais pas. J'écoutais et je baissais les

yeux. Mais Adnan me dit qu'il faut communiquer coûte que coûte.

Une voisine m'enseigne le français. C'est une langue pleine de détours, avec des ribambelles d'exceptions et des petits mots de politesse qui se nichent partout. J'ai appris l'alphabet latin en Ethiopie, ça m'aide. Je déchiffre déjà des mots.

Je vais à la messe avec Marjolaine et Auguste. À l'église, je m'assieds sur les bancs de bois et je m'agenouille ou me lève en même temps que les autres. Je suis les paroles des psaumes sur le missel. *Dieu bienveillant, Dieu de lumière*. Je bouge les lèvres mais je ne chante pas. Pas encore.

Souvent, Auguste me pousse du coude pendant les chants. Il me fait un clin d'œil :

— Vas-y, lance-toi !

Depuis qu'il m'a entendue fredonner des airs de chez moi pendant que nous jardinions, accroupis entre les buissons de haricots, il s'extasie :

— Aida, tu as une si belle voix ! Il n'y a pas un opéra qui s'appelle Aida ? Écrit pour toi !

Il me tapote la tête doucement. Je ne comprends pas encore tout ce qu'il dit, je crois que lui et sa femme ont un fils qui vit en plaine, et qui monte rarement les voir. Je n'en suis pas sûre.

Dans l'ensemble, je m'en sors bien, je communique. La langue, ce n'est pas qu'une question de grammaire, c'est aussi une intention dans la voix. Dans la mélodie, il y a tout. Le rire, la sérénité, la peur ou le petit filet de tristesse. Les intonations d'Auguste sont si marquées que, souvent, je saisis tout.

Avec sa femme Marjolaine, c'est plus compliqué. Elle a des réactions bizarres, enfantines, je suis parfois déboussolée. Lorsqu'elle pleure, je ne sais plus quoi faire. Je lui tiens la main ou lui caresse l'épaule :

— Ça va, ça va. Ça va aller.

Lorsqu'une chèvre a disparu et que des villageois ont accusé Adnan, Auguste s'est fâché tout rouge. Dans la cuisine, il a tapé du poing sur une planche de bois qui s'est fendue. Nous nous sommes assis à table et il m'a expliqué. J'ai compris ce qu'il disait. Qu'il était trop facile de s'en prendre à l'étranger.

Deux jours plus tard, on a retrouvé la biquette sur un autre versant de la montagne. Et on n'en a plus parlé.

Maman est toujours dans mes rêves. Elle me trouve courageuse et me dit de ne pas m'inquiéter pour mes sœurs. Quand même, je pleure souvent dans mon lit, la nuit. Elles

me manquent.

La montagne m'effraie autant qu'elle me fascine. Un jour, je gravirai ses pentes.

Cette nuit, la neige est tombée.

Quand je me suis levée, Auguste contemplait le paysage à la fenêtre. Il s'est tourné vers moi lorsqu'il m'a entendue descendre, son regard était plus clair que d'habitude. Il souriait.

— Viens voir !

Une fois appuyée sur le chambranle en bois, je fus sans voix. Les prairies étaient recouvertes d'une couche de velours blanc. Le ciel était lourd, sans mouvement.

— Habille-toi !

Je suis remontée en courant, j'ai enfilé un pull et un jean. Attrapé mes godillots. Il était déjà dehors quand j'ai dévalé les escaliers. Il m'a tendu la main et nous avons marché dans la neige. Nos pieds s'enfonçaient et je riais. Je riais tellement.

Au loin, nous avons aperçu Adnan qui venait à notre rencontre. Il criait au fond du jardin et Auguste a commencé à lui envoyer des boules de neige, Adnan a riposté. Nous avons bataillé dans toute cette blancheur et on a fini tous les trois les fesses dans la neige, trempés jusqu'aux os, dans un fou rire qui faisait mal au ventre.

Marjolaine est sortie de la maison affolée, nous interpellant depuis la terrasse dans de grands gestes désordonnés. Nous avons couru vers elle et l'avons rassurée. Nos rires résonnaient dans l'air froid, et nous sommes rentrés faire chauffer du lait et du café.

Auguste est devenu un père pour moi.

Maintenant que la neige est partout, je n'ai plus de travail au jardin. Il me lit des histoires, il prend une voix tonitruante lorsqu'il fait le Capitaine Achab lancé à la poursuite de Moby Dick, et chuchote quand c'est le moussaillon inquiet qui parle.

Marjolaine se tient à côté, régulièrement elle pose des questions ou frappe des mains ou des pieds. Parfois, ça énerve Auguste, il se contient.

Tous les jours il me répète des phrases en articulant beaucoup, démesurément, je dois les mémoriser puis les répéter à voix haute. Il me fait aussi apprendre des poésies. On a trouvé au grenier un recueil qui appartenait à son fils.

Parfois, nous chaussons des raquettes pour atteindre

le refuge où vit l'un de ses amis. J'aime la longue montée entre les sapins, on suit un ruisseau que l'on devine sous la blancheur, on l'entend juste murmurer doucement. Adnan se joint à nous lorsqu'il n'a pas trop de travail, ce qui est de plus en plus rare.

J'aimerais m'aventurer haut en montagne. Dans l'air froid, parmi les conifères, je me sens vivante, je me sens forte.

Cette nuit, j'ai fait un rêve.

Assise sur une grosse souche, j'observais les arbres dans un sous-bois. Longuement, si longuement que j'en avais les yeux qui piquaient. Il n'y avait pas un animal dans les fourrés. Pas un chuchotis dans les feuillages. Je ne bougeais pas, j'attendais. Je pressentais quelque chose, comme un rendez-vous.

Peu à peu, je sentis une ondulation. C'était léger. Juste un frisson sur le tronc des hêtres. Puis un bruissement dans le coude d'un bouleau tordu. Ça circulait. À l'intérieur des troncs, la vie pulsait. J'entendais la sève friser, couler doucement sous les écorces. Puis je vis les mouvements des sapins, leurs gestes lents vers le ciel ou vers leurs congénères, je voyais les branches se courber, s'étirer, se toucher. Une lumière dorée filtrait à travers la canopée. Je me sentais appartenir à la forêt, comme si les élans de tendresse entre les arbres m'étaient aussi destinés.

Le sol se mit à vibrer sous mes pieds. À travers les racines, les feuilles mortes et l'humus, on envoyait des messages. Je n'osai bouger. Sous la forêt, la terre tremblait.

Je me sentais à l'abri. Protégée des éclats du monde. Consolée du vide laissé par mes parents. Pour la première fois, je constatais leur absence comme une réalité dure mais simple, avec détachement. Je n'étais plus une jeune fille isolée, perdue en Europe. J'étais à ma place. Bien à ma place.

Soudain, une branche feuillue vint me frôler, elle s'écarta puis revint vers moi et me caressa les cheveux, puis les épaules, enfin ce furent plusieurs rameaux qui balayèrent mon corps. Bientôt de jeunes pousses m'enserraient les chevilles comme de fins bracelets mouvants, une grande fougère me chatouillait les joues. Bercée, enveloppée, je décollai entre les griffes d'un pin, qui me déposa au sommet d'un hêtre. Depuis la cime, je vis la misère, la désolation du monde. Le sol, son tapis de terre et de feuilles se soulevaient comme une respiration furieuse, faisant voler dans les airs champignons et petits animaux effrayés. Je restai assise sur mon bout de branche qui restait bizarrement stable, les jambes dans le vide.

Je me réveillai en sursaut.

J'aimerais raconter mon rêve à ma mère ou à ma

sœur aînée, elles ont toujours été mes confidentes. Ou alors à Auguste, qui est ma nouvelle famille. Mais les mots me manquent. Comment lui décrire ça, avec mon vocabulaire ?

Adnan, je pourrais lui en parler. Mais comprendra-t-il ?

Pendant la journée, en cuisinant ou en démêlant les cheveux de Marjolaine, je repense à ce songe. L'effleurement délicat des arbres, l'étreinte du pin qui me propulse en hauteur, la vue dégagée là-haut. Je me suis sentie accueillie, choyée. Appelée, aussi. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de me dire : quelle arrogance, Aida, tu es folle. Pourquoi serais-tu l'élue de la forêt ?

Je suis morte. Ce matin, je suis morte. La neige couvre la montagne comme un linceul. Vierge Marie, mère des tout petits, ressusciterons-nous ? Aurai-je droit à une vie nouvelle ? Je n'ai pas la force de pousser la pierre qui clôt mon tombeau.

Auguste ne me parle plus. La maison est silencieuse, mes pas résonnent dans la cuisine comme dans un caveau.

Je me traîne dans le poulailler, les poules ont froid et viennent se blottir contre moi. Je les caresse, je les cajole. Vierge Marie, me protégerez-vous ? Je n'ai personne à qui me confier. Vous êtes mon seul réconfort. Sur la petite carte de ma table de chevet, vos yeux mi-clos m'ont tant prodigué d'amour. Aujourd'hui, il me semble qu'ils me jugent. Qu'ils me disent que je n'ai pas été assez bonne. Que je mérite la vie d'inconfort. Je me sens perdue.

Depuis que Marjolaine est partie dans un centre spécialisé, ici le temps s'est arrêté.

Je me sens coupable de ne pas avoir su l'assister. Plusieurs fois, aux toilettes, son corps lourd s'est affaissé, ses diarrhées, ses cris. Je n'ai pas su gérer.

Nos larmes, celles d'Auguste et les miennes, lorsque la voiture est venue la chercher.

J'aimais brosser ses cheveux gris brillant, lui faire des tresses, lui faire des tours de magie avec des allumettes. J'aimais sa façon d'applaudir au moindre exploit de la journée, allumer le feu dans le poêle, presser la purée de pommes de terre, ouvrir la fenêtre dans un rayon de soleil.

Elle et moi, nous étions les femmes de la maison.

J'attends Adnan. Il a été embauché dans un village plus bas dans la vallée, dans une fromagerie, et n'a plus beaucoup de temps libre. Il a dit qu'il passerait me voir ce soir après le travail. J'attends Adnan.

Auguste est si triste. Et je me sens responsable de son chagrin. Je n'ai pas su prendre soin de Marjolaine. Il me dit que j'ai fait de mon mieux. De mon mieux. Et il sourit tristement.

Des pas lourds, des pas d'homme, font ployer la neige autour de la maison.

— Aida ?

— Adnan !

J'ouvre la porte de bois, qui grince, ses bras m'enserrent.

Aujourd'hui, c'est mon baptême de la haute montagne. Auguste me l'a annoncé la semaine dernière. C'était solennel.

Nous étions au centre où Marjolaine vit désormais, dans sa chambre. Nous y allons une fois par semaine. Départ à 5 h 30, pour arriver vers 7 h. C'est un moment de la journée où elle est plutôt en forme. Les yeux de Marjolaine font des zigzags, parcourent nos visages avidement, elle cherche à nous déchiffrer comme de vieux manuscrits mystérieux et un sourire indécis écarte ses lèvres. Elle attend des indices, Auguste lance :

— C'est moi Auguste, ton mari chéri !

J'enchaîne :

— Et moi la petite Aida, faite pour l'opéra !

Il reprend :

— Aida, notre petite Aida d'Éthiopie.

Et nous nous penchons sur nos tasses de café, mordons dans un croissant. Marjolaine nous imite et croque dans sa viennoiserie, son dentier fait un grand clac, puis elle avale le tout très vite, sans mastiquer. Tous les trois nous nous observons, puis replongeons le nez dans nos tasses. Nous buvons à petites lampées notre boisson noire et amère.

Aujourd'hui, c'est mon baptême. Auguste m'emmène faire une course en montagne. Je vais m'élever pour renaître. M'élancer, marcher sur une route neuve. Avec de nouvelles chaussures. Mon cœur palpite.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean 3, 1-6

Jésus lui répondit : « Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de renaître, ne peut voir le règne de Dieu. » Nicodème lui répliqua : « Comment est-il possible de naître quand on est déjà vieux ? Est-ce qu'on peut rentrer dans le sein de sa mère pour naître une seconde fois ? »

Pour la première fois de ma vie, je vais franchir les 3000 mètres. Embardée haut dans le ciel, 3 kilomètres au-dessus du niveau de la mer. J'aligne les mètres et les mètres dans ma tête. En additionnant tout, ça ne fait jamais 3000.

Je pense aux immeubles que j'ai vus en Afrique. Un jour je suis allée à Nairobi avec mon père, j'ai vu les tours géantes. On aurait dit qu'elles touchaient le ciel. Mais elles n'étaient pas aussi hautes que les montagnes.

En Éthiopie, nous avons le mont Ras Dashan. Je l'ai parfois vu de loin, et mon grand-père l'a gravi dans des

conditions très spéciales. Il avait demandé ma grand-mère Sofia en mariage, or son manque de fortune lui avait valu un refus. Il avait alors adressé une prière officielle à Dieu, lui enjoignant, s'il atteignait le sommet du Ras Dashan, de lui accorder la main de son aimée. L'histoire familiale dit qu'une fois l'exploit accompli, son vœu a été exaucé.

Je feuillette le petit guide qu'Auguste m'a donné. À la page 20, il a glissé un marque-page et fait une croix dans la marge :

Cabane des Vignettes

D'Arolla, suivre les téléskis jusque vers 2200 m puis suivre au S une moraine qui donne accès à un premier plateau (2500 m) sous le glacier de Pièce. Poursuivre sur le glacier pour atteindre un second puis un troisième plateau avant une dernière pente qui mène au col des Vignettes. Suivre l'arête à gauche pour rejoindre la cabane.

Aurore

La jeune fille m'a regardée dans les yeux.

— Je crois que c'est votre mari.

Elle m'a tendu la main, j'ai resserré mes doigts sur sa paume ouverte. Mes jambes tremblaient. Elle s'est approchée de moi.

— C'est vous qui avez découvert le corps ?

— Oui.

Je n'avais pas grand-chose à lui dire. Nous étions dans

la pente. Dans ces plis inhospitaliers de la montagne où l'on est forcément de guingois. Où le corps ne peut pas se tenir à la verticale, il faut toujours caler son pied contre un caillou ou s'agripper à un arbre pour ne pas dégringoler dans le fatras de roches et de racines.

Sa voix était calme.

— Aujourd'hui, c'était la première fois que j'allais si haut en montagne. Je pensais voir la nature, la beauté du ciel. Des chamois... Du vivant.

— D'où venez-vous ?

— D'Éthiopie. C'est très loin.

— Oui, je sais. Très.

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Deux ans. Je m'appelle Aida.

— Vous êtes venue ici sans votre famille ?

— Sans ma famille.

Ses yeux retenaient des larmes. Peut-être que toutes les douleurs du monde, toutes les souffrances, ne sont qu'un seul ruisseau, un même courant, et se déversent ensemble dans une mer immense. Elle était belle, avec ses deux tresses noires plaquées sur son grand front sombre. Elle devait avoir l'âge de ma fille. Il y avait en elle quelque chose d'affirmé, une féminité que ma fille n'avait pas encore développée.

Elle m'a expliqué que nous ne pouvions pas avancer davantage, que la police relevait encore des empreintes. Elle m'a tendu un carnet et une lampe de poche, ceux que Marco avait glissés dans son sac avant son départ.

— Je suis désolée. Triste avec vous.

Le train a presque vingt minutes de retard, le contrôleur de billets passe dans le couloir et distribue aux voyageurs des « Confiserie au chocolat fourré-praliné et noisettes entières 25 g », sur l'emballage coloré en rouge et blanc est écrit en noir « SBB CFF FFS Exgüsi. Pardon. Scusi. Sorry », tu te souviens que Luka t'a dit dans un bar « les mots, nous les empruntons », tu regardes par la fenêtre, tu vois des bâtiments que tu reconnais, les mots n'appartiennent pas au temps, ils n'ont pas de l'avance et ils n'ont pas de retard.

Ici ailleurs n'existe pas

par Philippe Veuve

AMSTERDAM 15H30

Elle. Il existe à Amsterdam des vitrines avec des filles nues dedans. Enfin, pas tout à fait nues, mais presque.

Ces vitrines sont regroupées près de la cathédrale, sur la digue, celle qui a donné naissance à la ville.

Elles sont toutes plus belles les unes que les autres. Impossible sur si peu d'espace. Trop de maquillage, et puis cette façon de se dandiner sur un tabouret métallique.

Une vitrine à part, dans l'angle. Elle est assise en tailleur, un gros livre sur les genoux. Pas maquillée. J'entre, je ne sais pas pourquoi. Je m'assieds en tailleur.

Elle me regarde. Je la regarde.

— « C'est quoi ce livre ? »

Elle le lève devant elle : « ta-daaa ! ». « Histoire de la philosophie ». C'est à ce moment que l'on tombe amoureux.

— « Je viens de Suisse, je suis un peu surpris ».

Elle éclate de rire. « Je vois ça » dit-elle.

— « Comment ça se passe ? »

— 50 euros pour une pipe, 100 pour un massage. 150 pour me toucher la chatte ou me pénétrer.

— Et... cela dure combien de temps ?

— Environ une demi-heure. Mais je ne suis pas à la minute », rit-elle.

« L'après-midi, c'est calme. Je préfère. Il y a moins de mecs bourrés... C'est l'heure des touristes et des petits vieux pas pressés ».

Elle est directe.

— « Pour 300 euros, tu me fais visiter ta ville une heure ? »

Elle me regarde comme si j'étais un gros pervers.

— « OK ».

Elle tend la main, compte soigneusement.

Elle enfle un jeans, un pull rouge, et des basquettes blanches.

Nous atterrissons sur une terrasse au bord d'un canal. Banal ici. Comme il fait encore frais, nous avons des couvertures. Nous lézardons.

— « Tu vas sûrement me demander pourquoi je fais ça.

— Non.

— J'aime ce métier. J'aime rencontrer toutes sortes de personnes. La plupart des hommes sont sûrement plus gentils avec moi qu'avec leur femme. Lorsque je couchais gratis, je me prenais des claques. Maintenant, je me fais payer et les hommes me respectent. Ils tiennent la porte et m'offrent souvent des cadeaux ».

Elle a 23 ans. Elle vient de Hongrie. Elle a un petit garçon de 7 ans – Andreas - qui vit chez ses grands-parents. Elle dit ça comme ça.

— « Il me manque. J'essaye de rentrer souvent. Ici, je partage un appart avec une autre fille. Lorsqu'elle est là, je suis là-bas, puis on inverse. C'est tout petit. Il y a un balcon sous le toit. On l'a rempli de plantes, comme ça cela fait un peu jungle. Parfois, on sent l'air de la mer. Cela ne risque pas en Hongrie... »

Tu sais, nous les Hongrois, nous sommes venus de nulle part. On s'est arrêtés au milieu de rien. Ensuite on s'est battus pendant des siècles contre des Turcs qui ne savaient pas davantage ce qu'ils foutaient là.

— Tu as des amis ici ?

— Oui, il y a pas mal de Hongroises. On se retrouve souvent. Et on rencontre aussi des étudiants d'ici.

— Ils savent ce que tu fais ?

— Oui, bien sûr. Je dois reconnaître qu'ils ne font jamais de remarque, ou alors ils cachent bien leur jeu. Le seul problème, c'est de garder la distance avec tes amis hommes. Ils ont souvent tendance à te mettre la main aux fesses, soit disant pour plaisanter, et si tu dis que tu n'aimes pas ça, ils te répondent que t'es gonflée ».

Le temps passe. Je regarde ma montre.

— « T'inquiète. Je dois 70 euros de l'heure pour la vitrine, alors c'est bon. On rentre au QG ? »

Retour dans la vitrine. Elle va chercher des bières derrière un rideau. On se saoule dans les règles de l'art, vautrés sur le lit.

Elle me raccompagne à la porte et sort avec moi. Bises. Et vingt touristes qui photographient...

Si vous cherchez une guide touristique, vous savez où la trouver. Et peut-être que vous trouverez une amie.

LES CITÉS DE LA MER

Pour trouver cette île, il faut aller au bout de la ligne de tram la plus excentrée, et puis marcher jusqu'au bout de la terre. Là, certains y dressent des tentes et vendent des kebabs à 2 euros. On m'a demandé combien de temps il m'avait fallu pour venir à pieds depuis la Suisse... Peut-être que là-bas, il n'y a pas d'avion.

Ijburg est une île construite de toutes pièces en quelques années. Elle navigue au large d'Amsterdam, dans une mer toujours grise, et pas toujours froide. Elle a été pensée d'un seul coup, comme une ville neuve du moyen-âge. Le centre de l'île est réservé aux bâtiments administratifs, aux commerces, aux loisirs. Le bord de l'île, côté rivage, est occupé par des habitations, parfois bâties sur des flotteurs. Ainsi elles s'élèvent en cas de montée des eaux ou lorsqu'une digue vient à céder. L'avantage, c'est que le salon reste toujours à hauteur du bateau amarré devant. On peut acheter un logement pour une durée de 99 ans. Ensuite, c'est l'état qui en devient propriétaire. A moins qu'on ne le rende à la mer.

Maintenant, on construit une île-plage et une île-forêt. Les poissons de la mer ne sont sûrement pas contents. Mais pour une fois je suis assez fier d'être un humain ! Lorsque l'on a vu les Cités de la Mer, on n'a plus besoin de lire de la science fiction.

Lorsque l'on vit dans une Cité de la Mer, on n'en sort jamais. On y a mis tout ce qu'il faut pour l'élevage des humains, comme ça personne n'en sort. Il n'existe d'ailleurs que très peu de ponts pour en sortir.

Un vieux trois-mâts du temps d'avant – du temps où l'on savait utiliser le vent - est venu s'y échouer. Et le ciel d'au-dessus reflète encore la couleur de la mer disparue...

MARWAR

Il existe en Inde un cheval que l'on appelle par anglicisme « Marwari Horse ». Il est issu du croisement entre le petit cheval de guerre mongol et le pur-sang arabe. C'est le meilleur des chevaux, mais personne ne le sait, en dehors de l'Inde. Les Anglais pensaient que c'était une mule.

Au Marwar, il existe une tradition. On place deux têtes de cheval en bois au-dessus de la porte pour empêcher les mauvais esprits d'entrer dans la maison.

Un jour, j'ai croisé une tête de cheval en bois de teck au marché aux puces. Il était si réaliste que je l'ai caressé et j'ai

embrassé son museau. Alors le cheval m'a dit :

— « Autrefois, je n'étais pas en bois. Autrefois, j'ai galopé vingt heures sans m'arrêter, pour sauver mon maître des Anglais. Lorsqu'il a été en sécurité, un brouillard noir a envahi mes yeux. Après, je crois que je suis devenu mort ; je n'avais plus de corps. Alors je suis entré dans ce cheval en bois pour continuer à protéger mon maître. »

Je lui ai appris que les Anglais avaient quitté l'Inde et qu'il pouvait à présent se reposer.

Depuis ce jour, la sculpture est vide. Le petit cheval courageux a rejoint l'autre monde.

LE PREMIER TRAIN DU MATIN

J'ai trouvé un nouveau terrain de recherches. Le premier train du matin. Il faut se lever tôt, mais comme on dit, le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, c'est-à-dire aux pauvres. Dans le premier train du matin, si on est deux dans un wagon, on s'assied côte-à-côte et on parle. A partir du deuxième train, si on est deux dans un wagon, on s'assied chacun à une extrémité.

Dans le premier train du matin, j'ai rencontré un Ivoirien qui parle très mamadou (vocabulaire sophistiqué et phrases qui finissent en l'air, parce que les mots ne servent pas à dire, mais à communiquer) et une gameuse folle qui confond son nom avec celui de son avatar.

Les mains sur ses écouteurs, elle chantonne « Ai ga tomaranai », l'amour ne peut pas s'arrêter.

— « Croyez-vous encore en l'amour... » murmure-t-elle en me regardant, transparent.

Si elle continue, je lui parle !

Dans le premier train du matin, on trouve les derniers êtres humains.

Près de l'entrée, deux copines. Une porte des lunettes orange en forme de cœurs. Yeux fermés, elle gratte lentement l'intérieur de son coude gauche, encore et encore et encore.

L'autre se lève. Elle va vers une troisième, lui parle.

Celle-ci s'assied près de la première. Elle pose sa joue contre la sienne et ferme les yeux. Elle prend alors les deux mains de son amie dans les siennes. Celle-ci esquisse une larme derrière ses lunettes. Et puis c'est tout.

FONDATION C. F. RAMUZ

Prix de poésie C. F. Ramuz 2022

« J'ai cru voir sous ma peau des paroles gémir effrayées, désassemblées, en mal d'un palais où elles auraient le droit sans honte de s'écrire pour saigner vif de ce dont elles rougeoyaient »

Ossuaires, O. Vonlanthen

Le Prix de poésie C. F. Ramuz 2022 est décerné à Olivier Vonlanthen pour son recueil « Ossuaires ».

Né en 1987, O. Vonlanthen a grandi et étudié à Fribourg où il a obtenu un master en littérature française et en histoire de l'art. Depuis 2015, il enseigne le français au Collège de Gambach à Fribourg.

« Ossuaires » est son premier recueil de poésie. Avant cela, une de ses nouvelles a été publiée dans le volume VIII de la revue littéraire *L'Épître*.

Le Prix, d'une valeur de CHF 3'000.-, sera remis à O. Vonlanthen lors d'une cérémonie qui se tiendra au printemps 2023. À cette occasion, l'œuvre primée sera éditée par les éditions Empreintes, à Chavannes-sur-Renens.

Rappelons que le Prix a distingué, dans ses précédentes éditions, José-Flore Tappy, Sylviane Dupuis, Alain Rochat, Claire Genoux, Caroline Schumacher, Mary-Laure Zoss, Claudine Gaetzi et Pierrine Poget.

Le Jury du Prix du poésie 2022 est composé de : Marius Popescu, Président du Jury, Odile Cornuz & Hugo Martinho.

Contact :

Fondation C. F. Ramuz
Dylan Roth, secrétariat
CP 181
1009 PULLY
info@fondation-ramuz.ch



photo Patrick Gilliéron Lopreno

Sortie de famille

par Philippe Jeanloz

Le Père, 66 ans
Carine, fille cadette
Ronald, fils aîné
Le banquier (ou la banquière)

Accessoire

1 déambulateur

Scène 1

CARINE, *au public*. – C'était vraiment pas le jour où Papa aurait dû me faire ce coup-là ! Je suis brancardière vous savez des kilomètres dans les couloirs de l'hôpital à pousser des chariots. J'avais travaillé toute la soirée et une partie de la nuit. Après le réveil dans mon lit – c'était presque midi je devais manger chez Papa – je suis descendue j'ai relevé mon courrier. En-tête de ma banque : « Constatant que, malgré deux précédents rappels, les intérêts hypothécaires du deuxième trimestre n'ont toujours pas été réglés, nous... etcétera, etcétera. »

LE PÈRE *entre, poussant un déambulateur. Au public*. – Moi je n'en savais rien. Je lui avais préparé une quiche lorraine elle aime ça. Ils viennent vous apporter à la maison tout ce que vous leur demandez sont gentils ces auxiliaires de vie. Il n'y a plus qu'à la passer au four.

À Carine. Ça commence à sentir elle sera bientôt prête.

CARINE *va l'embrasser*. – Ton courage malgré tout ton autonomie. Comme ça Papa j'arrive à me voir vieillir.

LE PÈRE. – En meilleure forme que moi j'espère j'ai tout le temps froid. *Soupir*. Plus difficile maintenant surtout la nuit mes hanches elles cognent comme si elles voulaient me traverser la peau. La nouvelle infirmière m'a proposé de combiner les opiacés avec les antidouleurs : adéquat pour un traitement palliatif elle a dit. Tu sais à la fin ça tourne là-dedans. *Il désigne sa tête, puis regarde alentour*. Ne plus pouvoir sortir. *Il désigne son déambulateur*. J'ai l'impression d'une cage dans une autre cage.

CARINE. – Ton médecin en pense quoi ?

LE PÈRE. – J'ai un nouveau docteur. Celui dont parlent les journaux il a cette association Départ ça s'appelle. Il est venu ici on a parlé il va m'aider à... *Il fait signe de s'envoler*.

CARINE. – Tu ne peux pas nous faire ça à Ronald et moi. Maman nous a quittés il y a deux ans. Pas toi maintenant non pas nous laisser en plan.

LE PÈRE. – Je n'ai encore rien dit à ton frère. Tu sais comme il est tellement exigeant avec lui-même et les autres.

Fragile aussi depuis l'accident. Les rares fois où je l'ai au téléphone il prétend que je n'aurais jamais dû lui laisser le volant que tout est de notre faute à lui à moi si maman est restée toutes ces années dans le coma si je suis handicapé.

CARINE. – Ta faute sa faute c'est ce qu'il dit. Tant qu'à chercher un coupable je pourrais aussi bien me désigner. C'est après m'avoir déposée au camp scout que vous vous êtes fracassés dans cet arbre. *Un temps*. Pas une raison pour... ce que tu projettes. Ça me ferait trop mal on a encore de longues années devant nous.

LE PÈRE. – Pas une raison non plus pour laisser brûler ta quiche.

Il sort.

CARINE, *au public*. – Moi j'étais dévastée. Je comprenais ça oui je comprenais. La solitude les douleurs mes visites trop rares Ronald en Bosnie depuis des années. Mais imaginer qu'une pilule une piqûre une potion je sais pas allait m'enlever mon père ça je pouvais pas pouvais pas.

LE PÈRE, *depuis la coulisse. À Carine*. Pour moi c'est l'EMS à moyen terme. Tu t'imagines finir ta journée de boulot et venir me trouver parmi tous ces vieux un clapier collectif qui sent la pisse à 7'000.- balles par mois non merci ! Je tiens à vous laisser quelque chose à ton frère et toi toutes mes économies qui se dissoudraient bien au tiède dans des couches pour adultes je ne veux pas. *Un temps*. Aïe, c'est chaud. *Un temps*. Tu sais ce serait beau si ton frère et toi m'accompagniez jusqu'au bout que vous soyez les deux là quand je m'endormirai. *Il réapparaît*. Tu crois qu'il acceptera de revenir il faudra qu'on décide de la date.

Carine étouffe un sanglot, sort précipitamment.

Où est-ce que tu vas, Carine ? C'est prêt. *Un temps*. Ma fille où es-tu ?

Scène 2

À Jardin, Carine en discussion avec son banquier. À Cour, Ronald au téléphone avec le Père.

LE BANQUIER. – Bien sûr Mademoiselle... pardon Madame je vais vous expliquer le taux de référence sur lequel est aligné l'emprunt pour votre appartement. En fait le paiement des intérêts hypothécaires est calculé chaque trimestre. Sans taux de référence il dépendrait de négociations directes entre vous et le prêteur c'est-à-dire notre banque. Tous les trois mois selon les coûts que nous devons assumer pour financer notre prêt. Ces négociations seraient fastidieuses longues surtout

chères pour vous vous comprenez ? *Un temps.* En résumé le taux de référence réduit le coût du contrat financier entre vous et notre banque.

Un temps.

CARINE. – Ça c'est sûr le coût je pourrais pas vous verser plus tous les trois mois.

*

RONALD, *au téléphone.* – Qu'est-ce qui te prend Papa ? Mais non putain tu ne m'as pas obligé ! J'étais content quand tu es allé coller le L sur la vitre arrière et que tu m'as filé tes clés. Tu veux me donner l'absolution avant de sauter dans le grand vide c'est ça ? *Un temps.* Tu m'entends ? Merde ça a coupé.

Il recompose le numéro.

*

CARINE. – Avec la copropriété j'ai eu des charges auxquelles je m'attendais pas. Vous m'envoyez des tas de lettres je n'y comprends rien à tout ce jargon juridique.

LE BANQUIER. – Il y a urgence la mise en demeure à laquelle vous n'avez pas répondu a été suivie d'une injonction de payer.

CARINE. – Jusqu'à quand j'ai pour régler la situation ?

LE BANQUIER. – Vous avez eu trente jours pour contester la mise en demeure vous n'avez pas réagi.

*

RONALD, *au téléphone.* – Écoute Papa si maman était encore là tu n'aurais jamais eu cette idée de suicide assisté. Alors comment veux-tu que je me sente ? C'est moi qui ai choisi de ne pas prendre l'autoroute. Chaque fois que je quitte mon bureau de Sarajevo en voiture pour rentrer chez moi quand je dois freiner brusquement je revois l'arbre immense derrière le pare-brise et j'entends maman qui crie.

*

CARINE. – Je n'ai jamais été très bonne en calcul : une fois ma contribution versée à l'administrateur je me suis aperçue qu'il ne me restait plus rien pour vous pour votre banque je veux dire. L'administrateur nous avait dit qu'on devait profiter de la réfection des façades. Vu les prix du mazout on ferait des économies substantielles avec le changement de chaudière et l'installation de panneaux sur le toit notre contribution à la lutte contre le changement climatique. Les copropriétaires ont été d'accord. Mais le fonds de rénovation était sous-doté c'est comme ça qu'il a dit.

LE BANQUIER – Je vous entends. Hélas la prochaine

étape sera la mise en place d'une saisie de votre patrimoine immobilier.

Il signifie la fin de l'entretien.

*

RONALD, *au téléphone.* – Oui je vous ai quittés oui j'en pouvais plus d'aller la voir à l'hôpital allongée yeux ouverts toute blanche avec des fils et des tubes qui sortent de partout du liquide qui entre qui sort. Des années que ça a duré je voulais pas être là quand ils la débrancheraient.

*

LE BANQUIER, *sur le pas de porte, à Carine* – Permettez-moi un conseil : les loyers sont élevés aujourd'hui dans la région évitez la saisie. En plus du déménagement redevenir locataire signifierait une augmentation importante de vos charges mensuelles. Pourquoi ne pas faire appel à votre famille ?

*

RONALD, *au téléphone.* – Je vais te dire Papa une chose tout calmement : toi tu choisis la mort la tienne. Moi je ne serai pas là pour t'accompagner. *Un temps.* Oui comme pour maman. *Un temps.* J'ai pris une option sur la vie avec ses difficultés ne pas renoncer. Ici au moins la lutte est au quotidien. *Il repose le téléphone, fait quelques pas, revient.*

*

CARINE. – Mon père Monsieur est en fin de vie je ne veux pas qu'il s'en fasse pour moi. Toutes ses économies sont placées dans votre banque je crois vous pourrez vérifier c'est Ronald et moi qui en hériterons. Ronald mon frère. Il suffit d'un peu de... patience ?

LE BANQUIER. – Je ne crois pas que la patience comme vous dites soit la vertu principale des banquiers mais je vais consulter ma direction.

CARINE – En fait Monsieur je ne sais pas comment vous le dire : la date pour mon père est d'ores et déjà fixée l'association qu'il a rejointe lui a offert de choisir un... pardon... départ prématuré ce sera le 17 juin à 9 heures Monsieur.

LE BANQUIER. – Désolé Madame. *Un long temps.* Un chemin de traverse en quelque sorte ?

CARINE. – En quelque sorte. Comme moi avec votre banque je veux dire.

Ils sortent.

*

RONALD, *au public.* – Je t'ai appelée, Carine. Moi la

mort ça me fait peur. Pas la mienne je verrai bien plutôt celle des autres. Papa nous voulait présents. La date la première il nous l'a annoncée. Toi Carine tu as bataillé jusqu'à ce qu'il la repousse. La seconde fois on n'a rien voulu savoir de quel droit il nous embarquait dans la précipitation de son destin ? Toi tu m'as dit : « Si je suis là l'ange de la mort qui administrera sa potion léthale je lui fracasse le crâne et ses saletés d'ailes. » On a décidé de se protéger on s'est mis d'accord : plutôt qu'un douloureux accompagnement mieux valait la mauvaise conscience de ne pas respecter tes dernières volontés Papa.

Il sort.

Scène 3

RONALD. – Tu vois je suis arrivé à temps pour le rendez-vous chez le notaire.

CARINE. – T'aurais pu venir plus tôt me soutenir. T'as préféré attendre trois mois tout de même c'est long.

RONALD. – Quelle différence pour Papa petite sœur ? Et puis on s'était entendus : ne pas connaître à l'avance la date exacte. Alors quand tu m'as appelé pour dire que tout était terminé que la police était venue constater le décès, trouver un vol pour le lendemain ou le surlendemain tu vois pas facile facile.

CARINE. – Pas facile peut-être. Cher surtout.

RONALD. – Ben oui je ne pouvais pas deviner qu'il nous laisserait tout ce pognon. À toi il l'avait dit ?

CARINE. – On a eu le temps de se raconter beaucoup de choses les derniers temps.

RONALD. – T'as toujours été celle à qui il préférait parler toi tu l'écoutais.

CARINE. – C'est un peu mon métier aussi.

Un temps.

RONALD. – C'était le meuble de Papa non ?

CARINE. – Oui. Au-dessus j'ai accroché le tableau qu'il avait dans le hall tu te souviens ? Comment déjà s'appelle l'artiste ?

RONALD. – Vatriz je crois c'est Maman qui l'avait acheté. Regarde c'est signé.

CARINE. – Il est pour toi c'est ce que Papa m'a dit le dernier jour juste avant l'arrivée des anges exterminateurs. On le décroche. Tu l'emporteras. Fais attention à la tapisserie elle est toute neuve. *Un temps.* Il me montrait ce qui avait de la valeur chez lui ce qu'il voulait qu'on garde.

RONALD. – T'étais là quand...

CARINE. – Ben oui je lui ai tenu la main.

RONALD. – J'avais cru qu'on s'était mis d'accord qu'on refuserait d'entrer dans son jeu ?

CARINE. – Finalement je me suis sentie prête. *Un temps.* J'ai aussi gardé l'argenterie et la petite chaise brodée de Maman elle est dans ma chambre à coucher. Il faudra que je

te donne les photos je les ai triées il y avait des doubles. Une enveloppe pour toi. *Un temps.* Tu sais c'était dur toutes ces semaines avant. Alors j'ai eu envie de réaménager chez moi un refuge pour quand je revenais de mon boulot ou de chez Papa ça me sortait de tout cette merde. Faudra que je te montre mes nouveaux meubles de cuisine en couleur. *Un temps.* J'ai aussi eu de gros ennuis avec ma banque mais ils ont accepté de m'accorder un prêt quand ils ont su pour Papa.

RONALD. – Tu leur as dit ? à l'avance ?

CARINE. – Comment j'aurais fait autrement je pouvais plus payer les intérêts de l'hypothèque ils allaient saisir l'appartement. Je ne voulais rien dire à Papa j'ai cherché ses documents de banque. Je les leur ai montrés et je leur ai dit : « 17 juin ».

RONALD. – C'est pour ça que t'as voulu l'accompagner jusqu'au bout pour être sûr qu'il partirait. C'est dégueulasse Carine et t'as fouillé dans ses affaires alors qu'il était toujours vivant.

CARINE. – C'est facile pour toi ! Notre père nous annonce sa mort. Toi pour rester à tes idées tu refuses de t'impliquer tu me laisses porter seule son suicide appeler les flics faire les téléphones envoyer les faire-part vider l'appartement et toutes les formalités... Tu restes bien planqué à Sarajevo à boire des bières sauter des blondasses. Quand tu viens c'est pour toucher ton héritage et m'accuser de l'avoir tué.

RONALD. – Non Carine pas notre père. Ce que tu tues en moi c'est l'estime la confiance notre entente. Garde son tableau la chaise brodée l'argenterie et ta cuisine bleue blanche ou verte je m'en fous. Moi je ne veux plus avoir à faire avec ce pays avec ces mensonges je préfère retourner fissa là où je peux mener ma vie comme je veux.

Il va sortir, se retourner.

L'enveloppe avec les photos tu peux la jeter. Va, je serai aussi orphelin de toi.

Il sort. Elle s'effondre. La lumière baisse.

*

Entre le Père, sans déambulateur.

LE PÈRE. – Je n'ai pas voulu de cérémonie Ronald de toute façon ne serait pas venu. Pour décharger Carine j'avais fait don de mon corps à la science. On m'a transporté à la Faculté de Médecine gratuitement : « Tous les frais de prise en charge du cadavre sont assumés par nos soins, Monsieur. » Nos soins ! Y compris l'incinération à venir ! *Il rit.* C'est pour quand ? *Un temps.* Étrange. Yeux clos ça fait des semaines que je suis couché dans ce tiroir j'attends d'être face aux étudiants peut-être même aux chercheurs ? Ça peut durer je suis patient ça ira je n'aurai plus froid.

Rideau.



photo Patrick Gilliéron Lopreno

Voyage en Suisse

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Tu conduis tu traverses la ville de Lausanne tu entends la sonnerie de ton téléphone portable que tu as dans la poche droite de ta veste tu ne réponds pas tu ne parles pas au téléphone pendant que tu es au volant tu te demandes qui peut t'appeler à neuf heures et douze minutes du matin tu t'arrêtes au feu rouge à Chauderon tu commences à énumérer des prénoms dans ta tête Dan, Anicée, Adrian, Béatrice, Claudiu ou peut-être Philippe.

Marius Daniel Popescu

Charlie et Franck

par Dunia Miralles

Charlie est morte et Anthéa l'ignorait. Du moins jusqu'à ce qu'elle lance une recherche sur Internet. Un geste réflexe exécuté quand les dents du passé la mordaient rageusement. Quand les souvenirs, bons ou mauvais, l'installaient devant l'ordinateur pour distraire sa solitude en cherchant ses camarades de classe, d'apprentissage ou une cousine perdue de vue. On prétend que le temps efface les peines, la honte, les douleurs ou l'amour. En elle, rien ne se dissolvait. Le tapis de la distance temporelle s'était lentement déroulé sans estomper les chagrins.

Crinière d'or et crocs acérés, de sa fourrure flamboyante le lion suggère de m'envelopper.

Dans le haut de la page du moteur de recherche, en première place, des lettres bleues annonçaient un document PDF d'une expertise immobilière. Suivait le début d'un texte en noir : « Propriétaire : Les héritiers de feu *Humbert-Droz Jaquet Charlotte* représentés par M. Gérard Humbert-Droz. Mandant : Monsieur Gérard Humbert-Droz ... ».

Sa queue de sirène se déploie en un chant d'amour et ses deux puissantes pattes antérieures m'offrent la protection d'un envoûtement absolu.

Charlie, qui logeait depuis si longtemps dans son cœur, était morte. Un choc. Une nouvelle invraisemblable. Les personnes dont l'histoire croisait la sienne, ne pouvaient pas s'en aller en silence, sans la prévenir. Chaque printemps, elle l'imaginait retournant la terre pour planter des salades. Autrefois, quand ils passaient le week-end chez elle, elle affectionnait les leur servir les soirs d'été, agrémentées de noix et de fromage de chèvre pour les rafraîchir des chaleurs de la journée. Ensuite Franck et Anthéa sortaient guincher avec leurs amis. Le lendemain, encore ensuqués par une nuit trop arrosée, ils la retrouvaient à la cuisine, la pointe de ses mèches encore humides, à préparer le repas de midi. Durant la saison chaude, elle se levait tôt pour profiter de la tranquille fraîcheur du matin, et marchait jusqu'à la piscine communale pour glisser paisiblement dans l'eau, brasse après brasse, et n'en sortir qu'après dix allers-retours.

Les yeux de l'hybride animal se font langoureux quand ils m'invitent à descendre le long des accueillantes transparences de

son empire pour plonger dans les abysses. Sournois, le félin au corps d'écaillés promet de me remonter à la surface quand son amour me lassera.

Anthéa avait toujours une pensée pour Charlie quand, éreintée après le travail, elle se vautrait devant la télévision en essayant de suivre une série en luttant contre le sommeil. Quand elle se comparait à la maîtresse femme, elle se sentait lamentable. Pour regarder un débat sur un sujet d'actualité complexe, Charlie se calait dans un confortable fauteuil avec un tricot entre les mains et un livre ouvert posé à sa gauche, parvenant à lire un roman historique et à créer un point compliqué en commentant, agacée, les inepties avancées par les journalistes et chroniqueurs.

Je suis l'île, le refuge, le soufre, la brûlure qui ondoie la mémoire. Dans mes mers maltées se lavent les déceptions et les rages.

Charlie qu'elle avait admirée, aimée comme une mère, ne pouvait être morte. Il devait s'agir d'une personne homonyme. Éventuellement l'annonce d'une nouvelle mise en scène de son théâtral de mari qui lui réservait parfois un rôle. Peut-être même une farce traînant depuis des années sur la toile mais pas Charlie. Sa Charlie. Celle qui haïssait son prénom et qui défendait qu'on l'appelât par le détesté Charlotte. Gérard, le savait. Tout le monde le savait. Gérard n'aurait jamais permis qu'on la nomme Charlotte. Même après sa mort. Surtout après sa mort. Ce devait forcément être quelqu'une d'autre. Une Charlotte Humbert-Droz Jaquet qu'elle ne connaissait pas. La région regorgeait de personnes portant ces noms et patronymes. Et puis *héritier* et *feu* ne signifiaient rien. Il arrivait qu'on hérite avant un décès. Et puis *feu* ... qui disait encore ce mot ? Avec la mode du développement personnel et de l'envahissante novlangue qui renommait les choses les plus simples – à présent même les savonnettes se voyaient rebaptisées *cubes lavants* - il avait probablement acquis un sens nouveau comme... *le feu de la vie* par exemple. Oui, le feu de la vie ! Cette déduction tranquillisa Anthéa.

Cesse de te complaire dans le déni ! Elle est morte. Morte ! Et toi, là, tu vis pour qui ? Pour quoi ? Viens ma chère amante, viens en docile amoureuse et ma passion tu éprouveras.

Elle lança une autre recherche, sans succès. Ce constat l'apaisa mais elle ne s'en contenta pas. Elle continua d'insister avec différents mots clés. En scrollant les pages les unes après les autres, apparut le faire-part de l'entreprise où travaillait Christian, le fils cadet de Charlotte : « La Direction et le personnel de Parel Montres ont le regret de vous faire part du décès de Madame Charlotte Humbert-Droz, mère de leur collaborateur et ami Monsieur Christian Humbert-Droz, pour les obsèques se référer à l'avis de la famille ». Donc voilà. C'était vrai. Charlie était morte. La date du faire-part confirmait qu'elle avait quitté la vie cinq ans auparavant, emportée par une longue maladie supportée avec courage. Cinq ans durant lesquels Anthéa pensait à Charlie comme si elle s'incarnait encore ici alors qu'elle s'était évaporée dans le là-bas, peut-être le là-haut. Un ultime voyage pour la rapprocher de celui qui lui avait causé tant de soucis, qui avait causé tant de soucis à Anthéa aussi. Elle frôlait à peine les cinquante-six ans quand elle avait rejoint son fils, le mari d'Anthéa - son défunt mari - et elle n'en savait rien. La mort de Franck avait jeté son épouse dans les limbes de l'inexistence. Un lieu incolore et plat où l'on envoie les vivants dont l'esprit décède.

Les battements affolés de ton cœur mes caresses implorent. Dans mes orages se liquéfieront tes peines. Scotche-toi à mes troubles. Ne me crains pas. J'ai déjà su prendre soin de toi.

L'esprit d'Anthéa s'éteignit le jour où, au téléphone, Franck jura de l'occire. Dans une ivresse dont il avait l'habitude et dans laquelle il s'enfonçait pour lui montrer à quel point son départ le détruisait, il prit le volant avec 2,7 grammes d'alcool dans le sang. Mais, au lieu d'arriver jusqu'au domicile de la femme pour l'abattre avec l'arme de service qu'il avait emportée, il arrêta la voiture et se jeta du pont qui surplombait l'autoroute. Quelques semaines auparavant, un jour de biture de trop, Anthéa avait quitté le domicile conjugal en abandonnant Franck à l'alcool, à sa mère chérie et à son jeune frère Christian. Un jour de plus avec un verre de trop, Anthéa avait fui cette famille par alliance qu'elle aimait fort et depuis longtemps, mais les excès alcooliques de Franck la saccageaient, tout comme les gifles qui tombaient quand les cris rayaient les paroles. Par dépit, par désespoir, pour la punir, pour la flageller ... - moult et vaines suppositions car finalement elle n'en connaissait pas vraiment le motif - Franck s'était tué, et en se tuant il avait tué Charlie, il avait tué Anthéa, toutes deux défunttes de leur vivant écrasées par la culpabilité.

Imprègne-toi de ma beauté léonine et de ma douceur de sirène. Je suis né dans les embruns des mers d'Écosse, sous

des cieux tourmentés où je cours dans la bruyère avant de me précipiter des falaises. De mes vapeurs sont nés Le Dr. Jekyll et Mr. Hyde. Crois-tu m'échapper ?

Charlie et Anthéa se virent une dernière fois le jour de l'enterrement, honteuses l'une envers l'autre. L'une de n'avoir su élever un homme apte au bonheur, l'autre de n'avoir su apporter le bonheur à un époux. Un sentiment de ratage les rongeaient. L'impression d'avoir égaré les principales pièces d'un puzzle. D'avoir assassiné un fils, d'avoir abattu un époux par manque de présence, par manque de patience, par totale négligence. A l'enterrement, Anthéa évita celle qu'elle avait aimée comme une mère, tandis que Charlie fuyait celle qu'elle avait choyée telle une fille. A la fin de l'apéritif funéraire, elles se séparèrent avec leurs plaies à vif, en se promettant de se revoir après leurs guérisons respectives.

Grimpe sur mon dos, accroche-toi à ma crinière que nous cavalions à travers l'île la plus vaste, la plus au nord de l'archipel des Hébrides. Pour toi je courrai, je volerai, je rugirai et chanterai. Ma langue baiser t'accorderai pour que tu t'élançais dans le tumulte de mes eaux.

Après avoir longtemps combattu l'alcoolisme de Franck, Anthéa se noya elle-même dans un verre, dans un seau, dans un fut à la recherche de l'oubli et des sensations éprouvées par son époux, en quête des réponses qu'il avait emportées dans la tombe. Le temps passa, passa, puis passa encore.

Pourquoi vouloir savoir ? Seule compte l'ivresse de mon haleine iodée.

Un jour, Anthéa sortit enfin de l'obscurité dans laquelle le deuil l'avait abîmée. Jamais elle ne sut ce que Franck souhaitait oublier. Une fois, au détour d'une conversation avec Charlie, elle avait deviné, perçu, une atteinte corporelle, une agression physique, peut-être un viol. Une ténébreuse histoire familiale liée à l'enfance, au premier mari de Charlie. Ce père que Franck n'évoquait jamais, ni sa mère non plus. Une lourde présence couverte d'une cape d'invisibilité, d'un silence, d'une interdiction de cité à laquelle Anthéa se plia. L'unique fois où elle questionna Franck au sujet de son géniteur, une foudroyante violence le métamorphosa. Un instant elle craignit que le poing de son mari ne s'incrût dans son foie.

Sens comme tu t'ennuies ! Plus rien n'a de saveur quand tu renonces à ma course dans les brumes et au claquement de mes vagues.

Charlie s'était envolée et personne ne l'avait prévenue comme si la mort de Franck l'avait délayée dans le brouillard des souvenirs. Un passé effrité dont rien ne subsistait. Pas même un mot sur un faire-part pour l'avertir que la Camarde avait ressurgi. Ou plutôt qu'elle avait oublié de partir.

Tu n'as plus que mes chimères pour rêver. Plus que ma fantaisie pour t'emmener dans le conte qui éplicera ton existence !

Si elle avait eu un enfant de Franck, elle aurait encore fait partie de la famille. On l'aurait prévenue. Mais quand un couple reste stérile, les séparations arasent chaque instant vécu. Surtout si la mort s'en mêle. Défaite, Anthéa resta un long moment figée, incapable de détacher les yeux de l'écran. Assommée, avec les gestes raides d'un automate, elle se décolla enfin de la chaise et se dirigea vers la cuisine.

Viens ma beauté, susurre le monstre des Highlands. Qui d'autre que moi pourrait t'aimer ?

Accroupie au pied du placard, elle tendit le bras et attrapa la bouteille par son col ventru. Au fond, une dose de liquide doré étincelait tel une parure de roi félin. A peine cinq centilitres qu'elle versa dans l'un des verres à whisky qu'une fine couche de poussière recouvrait, mais la poussière ne l'avait jamais empêchée de boire quand la griffe du féliné la tourmentait. Ses narines captèrent la vigueur du breuvage avec cette maléfique allégresse qu'imposait la séduction de l'alcool.

Je savais qu'à mes enchantements tu reviendrais. Je suis ton meilleur amant, ta seule amie, ton unique consolation.

Le jeune frère de Franck et son père Gérard, qu'elle avait tant appréciés, avaient peut-être voulu lui accorder l'oubli. Le droit de ne plus souffrir. Peut-être avait-on souhaité l'épargner en l'écartant de ce clan que les secrets désagrégeaient. Peut-être... Peut-être... Les peut-être contenaient parfois les plus odieux possibles. Peut-être avait-on décrété que du souffle d'Anthéa s'échappait la source du mal. L'insidieuse gangrène qui corrompait la tribu Humbert-Droz.

Tu attends quoi ? Embrasse-moi ! J'y consens.

Une logique implacable lui intima de ranger sa prétention. Elle ne saurait être condamnable puisqu'elle n'était rien pour personne. La troublante évidence la déchirait plus méchamment que de s'imaginer coupable. Un tourbillon d'idées l'entraîna dans un goulet noir. Une étourdissante confusion qu'un seul remède calmerait. Ses lèvres pincèrent le bord du verre. Anthéa le pencha au-dessus de sa gorge mais, avant que le liquide ne touchât ses papilles, elle entendit sa propre voix l'alarmer « Qu'est-ce t'en à foutre de Franck et Charlie ? Qu'ils reposent dans la sérénité. Laisse-les en paix et vis ! »

Elle suspendit son geste et jeta le breuvage malté dans l'évier qu'elle rinça d'eau savonneuse pour annihiler le tentateur parfum.

En tombant dans le néant du syphon, le lion rugit un chant d'agonisante sirène.

Anthéa enfila ses bottes en caoutchouc pour se promener sous la pluie mais, dès qu'elle ouvrit la porte, les nuages s'estompèrent.

Elle te tend par-dessus la table un sac en plastique et elle dit « C'est le cadeau pour toi, j'espère que c'est la bonne taille », tu le prends, tu la remercies, tu l'introduis dans ton sac à dos et vous reprenez votre discussion, dans quelques jours tu vas lui envoyer le message « Merci beaucoup pour la chemise que tu m'as offerte je vais la repasser et je vais la porter demain à midi et demi je vais être beau comme un camion, nous sommes invités chez Maria et Louis-Philippe, tu es adorable ma chère fille je t'embrasse bonne journée bon travail ».

Marius Daniel Popescu

L'aiguillon

par **Cornélia de Preux**

C'était un vendredi, fin septembre. L'été s'étirait. L'eau était encore bonne. Et le soleil si doux. Je m'étais donc attardée dans le petit lac vert ce jour-là. J'avais nagé plus que d'habitude et je m'apprêtais à revenir vers la rive. Et soudain, ce picotement. Qu'est-ce que c'était ? Ce n'était pas le soleil, non. Cela ne venait pas d'en haut. C'était bizarre, c'était comme... une nasse invisible qui s'enroulait autour de moi. Des yeux, j'ai cherché l'origine du filet, remonté la trajectoire incandescente jusqu'au pêcheur. Et je t'ai vu sur le ponton. Grand, sauvage, ébouriffé. Tu te tenais tout au bout. Tu me regardais intensément, sans bouger. J'ai fermé les yeux. Je devais rêver. Mais non, c'était vrai. Quand j'ai rouvert les yeux, tu y étais toujours. Tu restais là à me fixer. Sérieux et appliqué. J'ai fait semblant d'ignorer. Tu n'as pas bougé. J'ai continué à nager. Que faire ? J'étais coincée. Je ne pouvais revenir que par cette rive. L'autre était beaucoup trop loin. Et puis, mes vêtements m'attendaient près du ponton. M'extraire à ta vue en m'immergeant dans la masse verte et nager sous l'eau le plus loin possible ? Je déteste mettre la tête sous l'eau. D'ailleurs, cela ne servirait à rien, je devrais remonter à la surface tôt ou tard. Il fallait bien respirer. C'était d'autant plus une mauvaise idée que je me trouve terriblement laide avec les cheveux mouillés. Mes boucles aplaties, anéanties, dégoulinant tristement, me donnent un air de saule pleureur après la pluie. Mais, à force de nager, à force de me creuser la tête pour savoir que faire, je m'épuisais. Il aurait fallu que je donne du répit à mes articulations douloureuses, que je calme ma respiration. Pas question pourtant de sortir de l'eau tant que tu étais là. Je ne voulais pas que tu découvres mon corps flanqué de ce vieux bikini distendu. Avec ces horribles fleurs jaunes qui s'écrasent sur un fond marron. Ridicule !

J'ai prié pour que tu t'en ailles. J'ai fermé les yeux et j'ai compté jusqu'à cent. J'ai rouvert les yeux. Mais tu t'obstinais. Alors, soudain, je me suis retournée pour nager dans la direction opposée.

Jamais je n'avais nagé si longtemps. Et si loin. Je ne sais pas où j'ai trouvé la force. Ton escorte toujours. De plus en plus insistant, de plus en plus téméraire, tu frôlais mes orteils, agrippais mes doigts, jouais avec mes cheveux, te promenais sur ma nuque. Faire comme si je ne t'avais pas vu. Cacher mon émoi. Mes bras, mes jambes, ma poitrine me faisaient mal, mais j'avançais, propulsée par une vigueur que je ne me connaissais pas.

Et l'aiguillon, qui vissait toujours, qui vissait encore. Il me transperçait, s'enfonçait au plus profond. Me clouait le cœur. Je ne sais pas comment j'ai réussi à atteindre la rive.

Juste encore un petit effort. Contourner le rocher. Derrière, il y avait un endroit où je pourrais sortir sans qu'on me voie depuis le ponton.

Quand je suis arrivée de l'autre côté de l'étang, le soleil s'était caché derrière la colline. Le petit lac n'était plus vert, il était noir.

Le lendemain, je suis revenue. Une heure plus tôt que la veille. Je n'avais pas dormi, pas une seule heure, pas une seule minute. Toute la nuit, j'ai pensé à notre rencontre, toi au bout du ponton, grand, sauvage, ébouriffé. Toute la nuit, je me suis remémoré la traversée à la nage, me la suis repassée en boucle, brassée par brassée.

Jamais, je n'avais encore vécu cela, jamais cette exaltation, ce sentiment de première fois, de dérogation absolue, d'exception, d'exclusivité. Jamais cette fusion entre eau, ciel, peaux, cœurs. Ce moment, cette sensation, les graver en moi, à jamais.

S'il n'y avait que ça, ce serait déjà ça.

La fois suivante, autour du petit lac vert, il n'y avait personne. La lumière était belle, un peu moins cependant que lors de ma dernière visite.

Et s'il apparaissait maintenant ? Je me liquéfierais, je m'écroulerais.

Je me suis cachée. Il n'est pas venu.

J'y retourne pourtant, toujours ou presque gonflée d'espoir.

Chaque fois, le petit lac est différent. Chaque fois, une autre lumière, un autre ciel, azur, laiteux, plombant, du soleil, pas de soleil, des nuages, blancs, gris, noirs, des petits, des grands, on dirait du coton, ou des moutons, chaque fois, une autre eau, bleue, verte, turquoise, argentée, dorée, bistre, claire, transparente, scintillante, trouble, vaseuse, fangeuse, ténébreuse.

Fin octobre, j'ai pris peur, il y avait là un groupe de promeneurs, des retraités, les hommes grisonnants, ou chauves, les femmes presque toutes avec des cheveux teints, et maquillées, pomponnées comme pour sortir le soir, avec des sacs à dos ergonomiques, avec des bandes lumineuses pour pouvoir être repérées de nuit, des boucles pour accrocher clefs, gourdes et bâtons, des rectangles fluo aussi collés aux avant-bras et aux chevilles, et aux pieds des chaussures gore-tex, et sur le corps des combinaisons high

tech, le tout assorti, au niveau de la coupe, des couleurs, de la saison, lacets, pantalons, foulards, chaussettes, boucles d'oreilles. Elles et ils avaient envahi l'espace. Mon espace ! C'était comme si on était entré dans ma maison à mon insu, sans demander. Des visiteurs indésirés, qui ne s'étaient pas annoncés, n'avaient même pas frappé, ne s'étaient pas essuyé les souliers, avaient encore moins demandé s'il fallait les enlever, bref des cambrioleurs indéclicats, qui venaient là avec leurs godillots boueux, leurs regards fouineurs et leurs exclamations tonitruantes. Ils piétinaient les roseaux, faisaient tanguer le petit pont, touillaient dans l'étang, s'exclamaient, s'interpelaient : « Oh... Ah... Regarde, viens là...une libellule, une écrevisse ! ».

Qu'on raie ce petit lac de la carte, qu'on détourne les panneaux indicateurs, qu'on le laisse tranquille, intouché, vierge, mon petit lac vert.

Novembre déjà. Il fait frisquet. Il a beaucoup plu ces derniers temps, le chemin est détrempe et glissant. Il y a de la mousse sur le ponton, la passerelle est plus branlante que d'habitude. Va-t-elle passer l'hiver ? Les fayards ont perdu leurs feuilles. Nombre d'entre elles gisent sur la plage de galets, meurtries, cloquées, flasques.

L'eau du petit lac est sombre, impénétrable.

Je suis folle ! Jamais, il ne viendra. Jamais, ni aujourd'hui, ni le mois prochain, ni dans un an, ni dans dix.

Comment est le petit lac vert la nuit ? Se mire-t-il dans ses propres abysses, se noie-t-il en lui-même ? Ou reste-t-il éveillé, ouvert au vent et au ciel ? Tremble-t-il de ne pas voir revenir le jour, le soleil ?

Où s'en va le vert, le bleu, la nuit ?

Il faut y aller pour savoir, s'y rendre au crépuscule. Et rester quand régente l'obscurité, pour le surprendre côté face. Le petit lac flirte-t-il avec la lune ? Sait-il reconnaître Pégase et Orion, suit-il le rallye des étoiles filantes ? Reflète-t-il les vœux qui courent vers les astres ? A-t-il répercuté le mien, le nôtre ?

La nuit, peut-être que des elfes dansent sur le ponton, que des rainettes trillent pour les accompagner, que Biche, Mulot et Salamandre prennent un bain de minuit ensemble. La nuit, peut-être que tu te joins à la fête !

Peut-être qu'à l'inverse rien ne bouge... Et que ne règnent que l'ombre de l'ombre et un profond silence.

Y aller à l'aube aussi, sur la pointe des pieds pour ne pas effrayer, y aller quand la brume matinale se dissipe, quand les premiers rayons du soleil viennent caresser, ranimer, réchauffer, colorer l'eau.

Le cueillir, le surprendre au réveil.

Dernier vendredi de l'année.

C'était un de ces jours de décembre bleutés, transparents. Comme si le monde s'était débarrassé de la grisaille, de la lourdeur, de la crasse, et s'était immobilisé dans une sorte de féerie éthérée. Comme si le ciel était un peu descendu sur terre. Du givre s'accrochait aux branches, aux pives, aux racines, aux roseaux. Le paysage était à la fois semblable, - arbres, sentier, dénivelés, tout était à sa place - et complètement différent, puisque arrosé de sucre glace. Le petit lac, lui, s'était figé en une large plaque opaque. Il faisait froid, très froid. Un froid sec, tonique. J'avais enroulé une grosse écharpe autour du cou, je m'étais emmitouflée dans un parka bleu roi, j'avais relevé le capuchon. J'avais aussi mis mes bottes en peau de mouton retournée. Ainsi équipée, je me sentais Inuite. Ma respiration envoyait de petits nuages devant moi.

Quand je suis arrivée au sommet du petit chemin, à l'endroit où tout à coup on aperçoit le ponton, je me suis arrêtée net, happée par tant de beauté blanche. Oh !! Sur le petit lac, au milieu de nulle part, un patineur faisait son show, sans musique, sans spectateur. C'était un grand et bel homme. En costume noir, il glissait là sur le miroir. Élégant, gracieux, il levait une jambe, puis l'autre, dessinait des figures, des ronds, des huit, des arabesques. Son tracé fendait la surface gelée, y gravant de la dentelle. L'étang crissait, crépitait, cela faisait comme des grondements sourds, souterrains. Comme si la glace grognait de plaisir.

L'image me rappelait un air connu.

J'ai d'abord cru que c'était lui. Mon cœur a fait des pirouettes. Hélas, j'avais à nouveau rêvé.

Janvier, février, mars, je continue à aller régulièrement au petit lac. Sent-il, lui aussi, la sève monter ? Bientôt le printemps ! Reviendra, reviendra pas ?

Ce vendredi d'avril, j'avais mis les pantalons en lin crème dans lesquels je me sens fine et légère, et un pull en coton gratté turquoise avec un col danseuse. La vendeuse m'avait certifié que cela m'allait à merveille, je m'étais laissé convaincre. J'étais même allée chez le coiffeur.

Mais tout à coup, alors que j'enfilais ma veste, quelque chose m'a arrêtée.

Non, cette fois, je n'irai pas. Près du petit lac, je ne sais d'ailleurs jamais où me mettre, comment me tenir, que faire, comment être. Je prends pourtant toujours un livre avec moi. Une ou deux fois, j'en ai ouvert un et fait semblant. La plupart du temps, je reste debout, cachée derrière le pin. Fébrile, à sursauter à chaque frémissement de feuille, craquement de branche, pépiement d'oiseau. Je finis par avoir mal aux jambes et au dos, tellement je suis tendue par

l'expectation.

Et je prolonge toujours trop l'attente.

Pourquoi ne pas plutôt jouir du lieu, que je suis sotte, je devrais me promener autour, guetter les premiers papillons, repérer les arbustes à baies et les spots à champignons. Tiens, y en a-t-il dans la zone ? Je n'y ai jamais pensé. C'est dire si je suis obnubilée.

Arrête ! Cette histoire n'a aucun sens, aucune perspective, aucun avenir. Il faut l'oublier, le sortir de ta tête, de ton corps.

En mai, j'ai pris l'orage. Étonnant, un orage pareil, au début de la belle saison. Des trombes d'eau, des éclairs en cascade, des roulements de tonnerre à éventrer terre et pierres. Et du vent, des bourrasques à te jeter au sol, à te casser en deux, à t'arracher les membres. Comme si le ciel était sorti de ses gongs. Une ambiance de fin du monde.

Il faisait beau ce jour-là pourtant, nulle menace dans le ciel le matin, un ciel bleu un brin trop brillant peut-être avec juste quelques nuages blancs du côté de la montagne au moment où j'étais partie de la maison. Et là-bas, assise sous le pin, là où je me tenais habituellement, un peu à l'écart, poste d'observation d'où je pouvais voir sans être vue, perdue dans mes pensées, attentive à lui seulement, à sa non-venue, je n'avais rien vu venir.

Autour de moi donc, des murs d'eau, un boucan d'enfer et des lancées de feu. Que faire ? Personne pour te rassurer, sur lequel t'appuyer, pas d'auvent, pas de hutte, pas de grotte pour se mettre à l'abri. En aucun cas rester sous les arbres. Le ponton ? J'aurais l'impression d'y être nue, livrée tout entière aux éléments. J'ai d'abord pensé fuir le déluge. Il fallait courir, mais courir vers où, vers quoi ? Et comment courir quand il était même difficile de se tenir debout ? En plus, on n'y voyait plus rien. Où était le nord, le sud, le bas, le haut ? Où étais-tu ? Existais-tu seulement ? Alors je suis restée sur la petite plage de galets, au milieu de l'univers en furie. Recroquevillée, la tête entre les genoux, j'ai attendu, terrorisée, que ça passe.

Que reste-t-il de la première fois ? Quel écart existe-t-il entre la réalité et ce dont on se souvient ? Et ce qu'on brode par-dessus ?

Juin déjà. Elle prend le sentier habituel. Elle est heureuse de retrouver les pins, elle reconnaît chaque tronc, chaque contour, là, en contrebas du chemin, cette souche hirsute carbonisée à ses extrémités, souvenir sans doute d'une foudre assassine, et ici, ces entrelacs de racines, cette boursouffure dans le virage, où il faut prendre garde à ne pas s'encouler,

et puis, à l'embranchement, au sommet de la sente, le petit banc en épicéa qui surplombe le site. Il y a des initiales gravées dans un coin avec un cœur, F + N, Fanny Nicolas, François Nicolas, Fabien Noémie, Frédérique Nina, Fatima Nils ? F + N sont-ils toujours ensemble ? Et s'ils le sont, leur amour s'est-il épanoui, ragaillard, défraîchi, émoussé, usé ?

Elle pense aux amoureux qui se bécotent sur les bancs publics.

Elle, aura-t-elle un jour des souvenirs tendres à fredonner ?

Mais... mais... Elle s'est trompée d'endroit, ce n'est pas possible. Elle connaît pourtant le chemin par cœur. Elle pourrait y aller les yeux fermés. Non, horreur ! À la place du petit lac, il y a un trou. Une pince enserme son cœur. Elle y court.

Saccage. Il y a des traces de pneus tout autour du site. Le pin et la plage de galets ont disparu. On a pompé, raclé le fond du bassin. C'est comme si une immense fourchette avait labouré le terrain. La cuvette est tapissée de traînées d'algues vertes et brunes, de feuilles décomposées, de débris de bois. Il y a même quelques poissons morts.

Le petit ponton est suspendu au-dessus de cette vasque triste, tout à coup ridicule, inutile, comme un bras décapité par une mine.

En plus, impossible d'accéder. La zone est clôturée, barrière haute surmontée de barbelés, et un écriteau « interdit de passage » avertit le randonneur qu'il n'est plus le bienvenu.

Elle ferme les yeux et revoit le petit lac vert.

Lui revient ce moment fou où elle nageait, éperonnée par son regard, ce moment où l'aiguillon l'a mordue, ce moment où tout a commencé, ce moment où sa vie a basculé.

Ce moment de tous les possibles et impossibles, elle veut le garder, le préserver, intact, indemne. Elle sait si bien pourtant que tout passe, que même ce moment-là va s'évanouir, mourir, devenir hier, avant-hier, passé simple, passé composé, passé antérieur, mais elle le retient encore, le déroule à nouveau, le savoure. Là, il lui appartient, il lui appartient encore, il lui appartiendra tant qu'elle le convoquera.

Alors, elle se rejoue la scène. Remplace les éléments du décor, le soleil de l'après-midi, doux, enveloppant, le petit lac vert bouteille, sa surface miroitante, lisse, presque polie, et les roseaux qui se balancent dans la brise. Et lui sur le ponton, grand, sauvage, ébouriffé.

Elle nage. Et soudain, ce picotement...

Sophie Calle, Duras et nous.

La photographie comme prétexte à l'évocation de l'amour comme au cœur de la poésie.

par Marie Patrono et Anicée Willemin

La question du pourquoi.

La question du mystère, et celle de la question en suspens qui nous permet le voyage vers l'inconnu et vers l'autre.

S'il faut trouver des mots, il est certain que quelque chose surgira, même de là où il n'y a plus de mots.

De là où il y a juste une vie, et c'est beaucoup.

Des sentiments, de la solitude, des rencontres.

Il faudrait une écoute sensible, comme lorsque nous sommes dans la nature et que surgit un bruissement.

Le vent à peine perceptible.

Et parfois en plein soleil, des bruits d'insectes qui nous surprennent encore.

Ce seraient des mots d'amour.

Des mots d'amour et des mots de solitude.

Des mots de désir, comme d'anciens souvenirs où nous étions deux.

Ou plusieurs, ou cette attente si souvent.

Les attentes et le désir.

Ou dans des lieux déserts, des lieux désertés.

Dans des chambres aussi, dans des chambres d'hôtels, ou dans un appartement que nous avons choisi.

- Viens mon amour!

Alors elle vint à lui telle une enfant.

Ô pas une enfant effarouchée et sale, méfiante, sûrement intelligente, parfois violente.

Mais une enfant calme et confiante.

Il était resté le même.

- Viens mon amour!

Elle ne rêvait pas. C'était la même chambre, le même

lieu, le chien errant qu'il avait recueilli était là, les mêmes photographies au mur.

Et ce disque qu'il faisait passer encore et encore, rayé sans doute.

Puis sa main sur elle, sur sa peau, sur l'épaule nue.

En mémoire le phrasé de Marguerite Duras, les mots et les livres de Marguerite Duras.

La voix enregistrée dans un film et sur un dictaphone.

L'odeur du bois qui a pourri par endroits, des tissus râpeux, cette végétation tendre mise à sécher sur la terrasse, une poussière fine dans l'air, la sueur de son corps, la familiarité de son corps.

La photographie n'est pas un art à part.

La photographie comme la sculpture, le cinéma, la peinture et la littérature tentent quelque chose.

Tente de se rapprocher ou de s'éloigner, de se tenir à la juste distance, mais aussi parfois de prendre tout le terrain, si près d'un visage, d'une posture, d'une situation, de ce moment seulement présent là, et qui passe à une vitesse de dingue.

Et comme tous les artistes, être peut-être une sorte de Dieu qui recrée le monde, une figure, un style, une étreinte, une émotion, qui capture un instant historique ou intime, banal, fugace, poétique.

C'est tout aussi compliqué que les mots, la musique.

Être contemporain, de notre temps, et pour certains ne pas faire partie de ce temps historique ici et maintenant.

Être décalé, être présent, être vivant.

S'éloigner de l'animalité pour se rapprocher de la culture qui veut qu'elle dise notre humanité, ce qui nous rend particulier, et pourtant.

Et pourtant les corps et la sexualité.

Nous savons tous ce qu'est l'amour.

Que l'on ait donné vie à un autre que nous par cet amour partagé, c'est autre chose.

Être mère.

Être père. Peut-être, est-ce autre chose.

Être créateur, créatrice, artiste, la création au sens large. Ce sont des rencontres la plupart du temps, et en tout cas une utopie, une énergie qui nous mène là où ne pensions pas

aller, et nous y sommes.

Peut-être que l'amour a à voir avec cette énergie-là, qui est aussi parfois une tragédie, un transport, un exil, un but invisible, qui pour certains tient à la survie, à une question de survie, de vie.

Et si l'amour tout comme l'art avaient à voir avec cette même nécessité quasiment indicible et un peu folle?

Un peu gaie aussi parfois, avec tant de formes et de visages, de corps, de cris, de désespoir et de jouissance, joie, enfantement, orgasmes et silences.

Tabous levés, voile levé sur les non-dits rendus explicites, puis rien, puis le silence, puis retourner à soi, pour aller, un peu plus tard, encore vers l'autre, et lui dire notre intérêt, notre curiosité et notre étrange affection pour lui, pour elle.

Nous sommes de passage, cela a à voir avec la mort, et peut-être que les artistes, les écrivains, les peintres, les cinéastes, les photographes et tous les autres veulent la tenir à distance. Croire à une forme d'immortalité.

Je est toi par amour.

Je est moi par nécessité.

Je est libre car il est relatif et mortel.

Je est amoureux.

Je ne sais plus à qui donner de la tête.

Je en a marre.

Je est ce vieil homme à la peau fine, à la vie longue, à la mémoire oublieuse et aux désirs en feu.

Je est cette jeune femme au corps parfait qui attend d'être prise et soulevée comme si elle fut pluie et nuage, et plus que tout corps vivant.

Je ce n'est pas moi.

Je ce sont mes ancêtres.

Je n'est rien. Et évidemment tout!

Je m'en fous du Je.

Le jeu en vaut la chandelle!

L'eau l'incendie sur les draps.

Les repas sur la table.

Le ventre gonflé par un enfant.

Caresses torture, rien.

Rien que des histoires pour dire notre vie alors qu'on veut casser la baraque.

Prendre la poudre d'escampette, injurier, plaire.

La tête se brise dans le rien.

Et c'est contre toi que je voudrais que ma poitrine éclate et que tu voies ce cœur écarlate.

Toi qui n'es pas moi.

Toi qui es moi.

Toi que je rejoins.

Toi que j'ai oublié tracé rayé.

Toi que je n'oublierai jamais.

Toi qui es avec moi pour l'éternité.

(Automnales)

(Marie, que c'est beau! Tu vois, ainsi tu peux me lire à mesure pendant que j'écris, en ce moment plutôt pendant que je te lis. C'est ça qui est magique avec Google Drive.)

(Je te propose que nos commentaires soient en italiques.)

(Je viens enfin dans le panier pour y déposer des textes, des petits bouts, des ficelles. Bouts que tu connais déjà, ou pas.)

*Fleurs volages

Fleur sauvage

Je ne serai pas une fleur que l'on butine à qui mieux mieux

Wild flower

Tapisseries matissiennes

Tapisseries incandescentes

Les indiennes de Neuchâtel

Fleurs volages

Fleur sauvage

De la tapisserie

À ta peau

Je ne serai pas une nouvelle fleur cueillie jusqu'à la mort.

Fleurs volages

Fleur sauvage

Wild flower

Difficile à trouver

Qui ne sort pas des esprits

Tapisseries japonaises

Fleurs volages

Fleur sauvage
Je ne serai pas une fleur
Mais la fleur restée sauvage
Wild flower*

Trash love, *L'amour et l'amitié sont inconditionnels, les relations ne le sont pas.*

Il est des êtres que nous passerons toute notre vie à rechercher tels des papillons éphémères.

L'Amour, c'est quand on rencontre quelqu'un qui vous donne de vos nouvelles.

André Breton

(Je trouve cet adage très inspirant; j'en ferai quelque chose, nous en ferons quelque chose.)

C'est galvanisant ces jeux sur la page.
C'est galvanisant ces jeux sur la plage.
Je ne suis pas faite pour la monogamie.
Quelqu'un m'a donné de mes nouvelles.
C'était en face de l'océan-mer.
Instant parfait bordé de flou
Tons verts et moirés
L'eau s'écoulait, libre et libertine
Elle était verte comme une orange sans amertume
L'eau, le ressac
Le flux et le reflux de l'eau
L'eau,
Toujours
Quelqu'un *joined Telegram*
(Vite, un coup d'œil au portable)
Dans les strates insoupçonnées et mélangées de ma mémoire
Souvenirs odorifères et vintage se superposent.
Et je vois de jeunes gens
S'aimant dans l'eau
C'est galvanisant ces jeux sur la plage.
C'est galvanisant ces jeux sur la page.

(Plus tard, dans l'après-midi)

La magie n'est pas en moi. Elle n'est pas dans les gens, elle est dans ce qu'il se passe entre les gens.

Nancy Huston

*(Et merci à toi Marie de m'avoir remise dans *Le Ravissement de Lol V. Stein*, entre autres. En même temps, Marguerite n'est jamais loin, jamais vraiment loin. Elle aurait aussi *Facebooké*.)*

Je ne regrette pas la jeunesse, mais je regrette sa promesse.

Vincent Macaigne, *Je suis un pays*

(Plus tard, le soir)

La poésie, dans une œuvre, c'est ce qui fait apparaître l'invisible.

Nathalie Sarraute

(Ô ma chère Anicée, ce que j'aime tes mots! Ta façon d'écrire et de voyager. Merci de ce partage, presque complicité. Et la "Plus que vive" en référence à Christian Bobin, sur ton profil Facebook, est parfaite. Tu es dans la vie et je te suis, de si près, te devance et te suis. Il serait presque une danse dans l'écriture que nous avons ici la chance de vivre. Merci.)

FEMMES GRAVIDES

"Irréfutables, aussi merveilleusement suffisantes
Que Vénus avec une demi-coquille pour piédestal
Pour châle une blonde chevelure et la gaze
Salée d'une brise marine, les femmes
S'installent dans leurs robes bouffantes.
Au-dessus de chaque ventre lourd un visage
Flotte aussi calme qu'une lune ou un nuage."

Extrait. Sylvia Plath, "Arbres d'hiver", Poésie/Gallimard, 1999. (Publié pour la première fois en 1971.)

POUR REVENIR À LA PHOTOGRAPHIE

Je pars avec Susan Sontag, gardée précieusement quelque part.
Ne pas la perdre.

Et je pose mon doigt par hasard ici à la page 67 de "Sur la photographie" qui a été publié aux éditions Christian Bourgois en 2008. (Première publication en 1973.)

“Car l’ennui est précisément l’envers de la fascination: l’un comme l’autre supposent que l’on soit extérieur et non intérieur à la situation, et l’un mène à l’autre. “Les Chinois ont une théorie selon laquelle l’ennui est le chemin de la fascination”, notait Arbus.”

Ces passages et extraits, comme des réponses ou un écho. Et aussi: des galets, satellites dans un univers où l’obscurité est une forme de lumière elle aussi, éclairée du dedans et menant quelque part.

Ou une forêt dense, et derrière elle, au-delà, un bosquet, une prairie, un paysage qui nous est inconnu, exactement comme cet autre dont nous tomberons follement amoureux.

Chère A.

Inventer une histoire.

J’ai inventé une histoire.

Inventons-nous des histoires autour de nos amours?

Autour des événements d’une vie, autour des rencontres?

Rendons-nous certaines rencontres et certains êtres, certaines émotions tout à fait sublimes et, ou tragiques, alors qu’elles furent banales, humaines et banales, sans auras particulières. Est-ce la tendance de l’artiste? De l’écrivain, des romanciers, de ceux et celles qui s’attèlent à la narration?

Qui, même autour d’une œuvre d’art, ils, elles mettent de la narration.

S’engouffrent dans l’espace de la sublimation, rendant ces événements banals ou, et tragiques, ou et heureux, etc., finalement absolus?

Se rendant alors dans les territoires de l’absolu, de ces événements qui dès lors prendront des lettres majuscules; même dans le plus intime.

À ce jour: ces frontières entre l’intime et le public rendues plus floues encore qu’elles ne l’étaient il y a à peine 50 ans...?

Tout un pan de notre histoire, ou celle de l’autre si nous la connaissons quelque peu, mais particulièrement la nôtre, dont nous serions maîtres, tant que faire se peut, oui tout un pan pouvant être effacé, mis de côté, presque oublié.

Pour ne faire ressortir que ce nous voulons mettre en pleine lumière, éclairé par notre choix plus ou moins conscient, afin que l’on se raconte une histoire.

Et puis allant un peu plus loin, l’écrivain, le et la romancière qui écrivent des histoires, puisant dans une connaissance

historique ou pas, objective. (Je me suis toujours posé la question de ce qu’est l’objectivité; y croyant peu, ou la mettant en doute, je me suis donc laissée aller à la tangente incertaine de la subjectivité, à ses défauts, mais au moins à sa sincérité, bien sûr quelque peu naïve, d’un regard posé sur les événements et les êtres...).

Je reviens à ceux qui INVENTENT des histoires; il semblerait qu’ils le fassent pour d’autres qu’eux ou alors pour eux seulement, eux au centre d’un monde, le leur. (Un monde inventé, réinventé.)

Chère A.

L’amour serait donc de l’ordre de qui nous devine, qui nous amène à la lumière, parlerait de nous comme jamais cela eût été fait. Plus qu’un écho.

Une naissance?

Chère A.

Les poètes racontent l’amour et le désespoir, la mort, le désir.

Chère A.

Que font les artistes avec leurs images, leurs mots, leur marbre sculpté et leurs cathédrales?

Leurs vidéos, leurs chansons et leur musique?

Alors que nous nous étions évanouis, qu’il ne restait plus rien. Que cette brise sur un amour finissant, sur un amour commençant.

C’est comme une boîte remplie de souvenirs mise ailleurs que dans un présent.

C’est un paysage.

C’est l’odeur du cuir dans la voiture.

Ce sont tes mains sur mon corps.

C’est précisément ta voix quand tu dis des mots d’amour qui à moi ne sont pas banals.

C’est de la musique.

Pop.

Rock.

Alors que nous traversions la route sous la pluie.

Que nous avons rendez-vous, le dernier, le premier.

Que l’on a peur et que l’on espère.

Une folie!

Un charme.

Une dinguerie!

Sur ton visage splendide.

Je n’ai pas oublié ton corps, retrouver un nouveau corps, recommencer.

Recommencer à vivre, palpiter, émouvoir, s'émouvoir.
Se mouvoir comme dans une eau claire, mais surtout dans cet espace.

Des gens disent de se taire, de ne pas montrer l'amour, les sentiments, le désir, charnel, l'espoir, l'agonie, la mort et l'esprit, la mère, le père, l'immense fratrie, explorer des terres arides et fertiles, des alluvions, des rêves, des roches, de la roche, cuisiner auprès de toi, tu me tends la fourchette qui embroche cette viande que tu prépares avec soin, dans ma bouche, tes bras, alors.

Alors ce serait une chanson pour ceux et celles que nous aimons, que nous avons aimés, que nous aimerons, que nous n'oublierons pas.

Nous pardonnerons, il n'y aura plus rien à pardonner, nous serons libres des entraves de la haine, de l'ignorance, de la méconnaissance, de la terreur.

Ces mots et surtout ces gestes seront des brèches pour nos enfants.

Les enfants de nos enfants, ou pas.

Car l'incertitude.

Car l'amour.

(Chère Marie,

Je reviens, comme promis! J'aurai bientôt une séance, et donc je participerai, promis aussi, au dialogue que tu as initié ci-dessus, au plus vite.

*Voici quelques mots écrits sur Facebook ces jours derniers (mots devenus une série: *Trash love*.)*

Ceux qui ne lisent pas de livres n'ont qu'une seule vie, les pauvres: la leur.

Umberto Eco

Si nous traitons les gens comme ils devraient l'être, nous les aidons à devenir ce qu'ils sont capables de devenir.

Johann Wolfgang von Goethe

(Dans la soirée)

* 'Se sentir si seul tout en étant si accompagné', telle était l'existence de cet homme à la recherche de sa moitié. Aimant

les théories platoniciennes et sa caverne, il attendait son double, cet autre lui-même qui allait le raffermir dans ses idées et dans sa chair, en amoureux transi. Il n'avait peut-être pas envisagé qu'un Narcisse lui eût suffi, et un selfie -qui tue pourtant, aux dires d'articles numériques très éclairants et à la limite de la fascination, plus que les requins en une seule année. Il ne manquait plus qu'un banquet pour couronner le tout.*

Trash love, *L'amour et l'amitié sont inconditionnels, les relations ne le sont pas.*,

ou, comme en écho, dans le cas présent:

L'auto-amour et l'auto-amitié sont inconditionnels, les relations ne le sont pas.

(La nuit)

*Je me repais de tes mots. Je me repais de ta vision.

Mais n'oublie pas: *You are not always who you think you will always be, nothing lasts forever.*

(Dans la nuit)

(Le matin)

Écrire, ça ne sert de rien. Ça sert juste à apprendre à écrire.
Marguerite Duras

(Le soir)

Certains ont les larmes aux yeux, d'autres pleurent. Ils pleurent de ne pas comprendre. Ils pleurent de trop ressentir. Ils pleurent d'être sur les bas-côtés. Malgré tout, ils aiment. Ils pleurent tandis que d'autres ont les larmes aux yeux.

(Le soir, plus tard)

Certains ont les larmes aux yeux, d'autres pleurent, silencieux, secrètement. Ils pleurent de ne pas comprendre, ils pleurent de trop ressentir, ils pleurent de trop comprendre. Ils ne comprennent pas pourquoi ils sont sur les bas-côtés, comme des chiens en détresse. Malgré tout, ils aiment. Certains pleurent tandis que d'autres ont les larmes aux yeux. Et tout continue, comme si rien n'avait jamais été.

Trash love, *L'amour et l'amitié sont inconditionnels, les relations ne le sont pas.*

(Le matin)

Ou quand il y a conjonction de l'art et de la *vraie* vie.

Petit renard
Tu es si transi

(Je dois filer, mais je reviendrai, plus vite.)

(Oui, te revoilà, et en suis bien heureuse. Je vais tenter de mettre des échos à tes mots, certains qui se répètent je crois, mais peu importe, car ils arrivent nouveaux à mon entendement. Peut-être les voici alors tels une litanie et un chant. Facebook nous donnant des choses partielles, et profondes qui sortent de toi, comme de moi je crois, même si autrement.

Alors restons oui dans ces choses "superficielles" de la page FB et dans la profondeur de sentiments et de pensées. Je me demande même si nos échanges "privés" ici en italiques ne sont pas finalement les bienvenus à ce dialogue interne autour des photographies : mots-ouates. Alors qu'elles se tiennent à elles seules. Nos mots-ouates).

LES MOTS-OUATES.

Les mots-ouates contre la douleur, pour indiquer le chemin, et réparer les maux.

UN ÉCHO: voix ou son en écho à une voix sienne ou celle d'un/e autre, finalement pas tout à fait la même, et qui semble sans fin, qui ressemble à une réponse et qui devient un chant.

LES FLEURS QUE FRANK GEHRY ENVOYAIT À SOPHIE CALLE.

"J'ai rencontré Frank Gehry en 1984. Je lui ai demandé où étaient les anges à Los Angeles. Il a répondu à ma question puis, incidemment, m'a offert de devenir mon impresario. J'ai trouvé mon ange. Depuis ce jour, à chacun de mes vernissages, Frank Gehry envoie un bouquet de fleurs que je conserve."

Sophie Calle

WWW.TRANSPORT-AMOUREUX.VU DE SOPHIE CALLE (PERFORMANCE, 2007)

"Tu étais dans le bus, ligne orange. J'étais à vélo, joli vélo vert. J'adore l'orange, tu aimes le vert? 06... ."

Ces passages et extraits sont tirés du livre de Sophie Calle, "Ainsi de suite", Éditions Xavier Barral, 2016.

"À Bob Calle, mon père, premier spectateur de tous les projets de ce livre. Jusqu'au dernier. Et dont le regard me manque".

Sophie Calle

*(Merci my dear de *revenir* à Sophie Calle, ou à une version d'elle.*

Tes mots me font du bien. Ils me promènent, je me promène, nous nous promenons. Et, chaque fois, nous voyons des papillons qui s'agitent dans nos panses et dans nos pensées.

Quel merveilleux voyage!)

(Le soir, et, à peine plus tôt ce soir, sans t'avoir lue au préalable, j'avais écrit ceci.)

L'histoire de elle et elle. L'histoire de L et L.

*Elle était belle, elle était belle. L'une et l'autre. Mais pas que. Elles avaient comme une de ces forces, une de ces présences qui dispersent tout sur leur passage.

Et soudain, il y eut un rapprochement. Insoupçonné. Qu'elles ont vu naître sans même s'en apercevoir. Un doux frémissement. Un doux bourdonnement. Quelque chose d'inhabituel, quelque chose d'irrésistible.

Elles étaient deux personnes.

Elles étaient farouches, avec une intensité inégalée dans le regard.

Une sensualité à toute épreuve et qui ne dit pas son nom.

Tellement de naturel.

C'était si naturel, ça leur a paru si naturel. Tout était si naturel.

Elle était belle, elle était belle. L'une et l'autre. Mais pas que.*

*Ce fut une seconde fois, une seconde fois unique.

Comme du corail sur le point d'éclater.
Les yeux face à l'océan, face à l'infini, tu te dilates.
Tous pores ouverts, tu te laisses aller à la béance
Des flots.
Luzerne bariolée
Chatoyance des sens
Essence qui en redemande
Tu es nappé de bronzage cuivré
Petit homard en quête de carapace désarçonnée
Tu es
Comme du corail sur le point d'éclater
Et,
Avec toi,
Derrière toi,
Devant toi,
Aux quatre points cardinaux
Les flots
Rosé orangé rosé orangé
Et tu te laisses dériver
Comme du corail sur le point d'éclater.
Flottaison de l'étoile de mer
Flottaison de l'étoile des cieux
Que pour mieux dériver
Seul et en silence
Dans l'immensité des flots
Là où l'infiniment grand et l'infiniment petit se
Rejoignent
Pour ne former plus qu'un.
Spasme bariolé
Moment diffus, vague, non moins sublime
C'est la mer
Allée
Avec le soleil
Spasmes encoraillés
Ce fut une seconde fois, une seconde fois unique.
Comme du corail sur le point d'éclater.*

Love, etc., *Love et autres historiettes*

(Je reviens à tes mots, que c'est doux, les mots-ouates, et tellement plus joli que les mots-valise, par exemple. Que dis-tu des mots-cotons, ou des mots-nuages?)

Tout à l'heure, j'ai appris que Banksy avait rebaptisé son œuvre désormais si connue:

Love is a bin.

Je trouve cette phrase inspirante. Ça me donne envie de jouer avec l'image de l'amour-poubelle. Plus tôt dans la journée, j'ai découvert une photo d'une très jolie poubelle. Elle était dorée.

J'écrirai donc, après Banksy:

Love is a gold bin.

Du coup, je pense à une merveilleuse chanson de *Bat For Lashes*, *All Your Gold*, et mon esprit vagabonde et vagabonde. Quel merveilleux voyage!

*But you're a good man, but you're a good man
I keep telling myself to just let go
Oh, let go of the one who took all your gold*

[...]

*There was someone that I knew before, a heart from the past
But I can not forget, and let him take all my gold, and hurt me so bad
But now for you, I have not been loved of all my go-gold*

(Un petit temps a passé.)

Les fleurs de Frank Gehry à Sophie Calle m'ont fait penser aux fleurs des polaroids de Cy Twombly. En un seul pola l'origine de l'amour se déroule sous nos yeux ébahis.

Finesse, charme, douceur attentionnée, tous les matins du monde.

Un seul monde, tellement de mondes en un polaroid.

Les polaroids sont des instants de lumière, fulgurance et foudroyance de l'amour.

La vie est faite de morceaux qui ne se joignent pas., écrivait et chantait Jean Bart.

Par la douceur d'un pola et en elle contenue,
on a l'impression
que la
vie
se
joint.

Et la poésie d'apparaître, fugacement ténue, en elle enveloppée
et sublimée
et vécue
à
l'infini.

Merveilleux herbier qui nous fait vivre et revivre
Moment mnémotechnique
Mémoire arborée, arborescente
Mémoire des fleurs
Mémoire des femmes
Mémoire des hommes
Mémoire des amants

Néo-platonique ou non, ça passera.

*Une petite story par-ci, une petite story par-là, alors que
l'amour est ample et enjoint à des développements et à
prendre son temps. Ou pas: la fulgurance et c'est tout, petit
papillon tout consumé en un été.

Tout donner, tout vivre pour une poignée d'heures, *in-ten-
se* (*prononcé en laissant le temps entre les syllabes, à l'anglaise.*)*

*Sortir de sa supposée et surannée zone de confort. Se laisser
aller à l'engourdissement des sens. Pourquoi ne pas tout vivre?
Ne pas tout revivre?

Elle se laissait aller en son for intérieur, vivant ses multiples
vies.

Engoncée, en elle.

Libre, vibrante, vive, vivifiante.

Mais en elle.

D'un naturel désarmant.

Qu'est-ce au fond qu'une zone de confort? De quoi est-elle
composée? Où commence-t-elle et où s'arrête-t-elle?

S'intimer de verbaliser, par exemple.

S'intimer de verbaliser à autrui.

S'intimer de ne pas verbaliser.

Provoquer.

Ne pas provoquer.

Choisir sur Tinder.

Ne pas choisir sur Tinder.

Écrire un email groupé.

Ne pas écrire d'email.

Faire une œillade.

Ne pas faire d'œillade.

Se faire ramasser.

Ne pas *matcher*.

Se faire *bankser*.

Se faire gauler.

Se faire avoir.

Avoir été.

Être eu.

Avoir eu.

Ne pas avoir eu.

Trouver l'ornière, trouver la brèche, et l'infime lumière
transparaît, translucide apparition.

Lumière plate d'automne, intense tout autant.

Pour rejoindre sa *comfort zone*, que l'on n'a pas trouvée,
qui ne nous a pas trouvée.

La folle allure de Nadja.

*Tu étais là, au détour d'un chemin, Nadja. Avec ton sourire
énigmatique et ton air aérien. Tu étais l'une de ces femmes
dont l'on peut tomber follement amoureux. Tes cheveux
battaient la chamade et tu chantaient au vent. Tu ne savais pas
où tes pas te porteraient, ni même où l'avenir t'emporterait.
Tu n'étais que présent. Ni le passé ni l'avenir n'avaient de
prise sur toi. Ni sur personne, à la réflexion. Tu ne savais pas
où tes pas te porteraient et tu allais demeurer une énigme en
ta demeure, pour les jours en bourgeons. Pour les jours en
fleurs. Tu étais là, au détour d'un chemin. Puis là, en surplomb
d'une autre venelle. Et rien ni personne ne t'arrêterait. C'était
là ta force; et ta faiblesse. Tu étais là, au détour d'un chemin,
Nadja. Follement.*

Nadja bis

*(Ô ma chère Anicée. Je vais rester ici un moment avec tes mots,
ton allure, ta douceur, ta nécessité, tes envolées/constellations, et
tes voyages. C'est toi qui m'emportes, moi la résistante, moi qui
ai laissé cette fillette timide et rêveuse à l'orée et qui ai regardé
stupéfaite, tremblante un peu, et fière l'adulte femme qui se
battait dans l'absurdité. Je reste ici avec tes mots et ce qu'ils créent
en moi, de vagues, alors oui voici les papillons! Je suis heureuse
de tes mots et ton phrasé merveilleux, je m'en nourris comme du
yaourt. Et je ne dis rien, je n'écrirai rien à ce jour, pour que flotte
ta force ici et qu'elle prenne le large, comme une grande voile sur
une barque parfaite et légère.)*

*L'amitié est une ressource, est une source.

*Il y a ceux qui font commerce, et puis il y a les autres, qui
ne font rien.

On se met à croire parfois que quelque chose de nouveau va arriver.

Que quelque chose d'exceptionnel va arriver, quelque chose qui n'arrivera qu'à nous.

Que nous serons élus.

Par quelqu'un.

Que ce quelqu'un sera lui aussi une exception.

Une exception à la règle et à la banalité.

Que tout cela aura un sens, pas seulement notre solitude, aussi ce qui paraissait un temps, banal, nos pensées et nos espoirs les plus secrets auront une lumière qui nous sortira de la fange.

De l'abîme. Du biologique. De la chair.

De la mort.

Certains et certaines ont des espèces d'élan qui les poussent à créer ce qu'ils voudraient nommer une œuvre.

Œuvre d'actualité ou œuvre posthume.

D'autres ou les mêmes, font des enfants, qui sont pour eux, une œuvre, une suite.

Quand il n'y a pas de suite, il y a l'instant qui est une éternité.

Mais parfois cela ne suffit pas.

Cette éternité-là ne suffit pas, parce qu'à un moment ou un autre, on se rend compte que c'est du temps.

Même ceux et celles qui ont perdu un lien avec la réalité savent que le temps est compté.

Est-ce que la sexualité empêche cela?

Évidemment non.

Est-ce qu'elle crée, comme le sentiment amoureux, un temps en suspens?

Sûrement, mais plus avide, intense et rapidement échu, car de toute façon c'est exutoire, la sexualité. Il n'y a plus d'illusion avec elle. C'est du franc-parler. Même quand c'est payant.

C'est du franc-parler, les masques tombent.

La séduction, on n'en parle pas!

Le temps de la séduction n'est pas éternel.

Se-ducere: conduire à.

Je te conduis à moi, mais suis-je encore là?

(Non pas que je ne t'oublie, ni n'oublie le projet.

J'ai pensé, j'ai beaucoup pensé. Et j'ai écrit, mais pas ici. Apparemment.)

Butiner, se vautrer, se lover, et quand l'objet du désir était déjà obsolète, passer à un autre obscur objet du désir, clarté soudaine. Butiner, se vautrer, se lover, tels étaient les maîtres mots de la douceur, de la douce heure soyeuse. Et puis papillonner.

Et l'amour, c'est aussi ça, se pelotonner, corps à corps, paume contre paume. Se nicher l'un contre l'autre. Se lover. Sentir des forces de réconfort. S'observer. Ne pas tout ramener au désir et au sexe. Juste s'entrelacer pour que le cœur soit réchauffé.

L'amour c'est aussi ça.

Se pelotonner, ne faire qu'un dans un moment d'infinie douceur.

Se nicher. Petits chiots. Se lover. Ne faire qu'un.

C'est le grand espoir.

La grande réalité de l'intimité et de la confiance absolue.

C'est un abandon à l'autre.

C'est le désir rendu à l'amour.

C'est de la poésie faite corps.

C'est du temps fait corps et souffle, et silence.

C'est le passé.

C'est le présent.

Et l'avenir.

C'est le réconfort.

Et la tristesse aussi.

Sur les visages qui vieillissent, une solitude qu'on ne veut pas voir.

Le sexe c'est rien.

Ça passe très vite.

Il faut de cette chaleur et de ce mystère.

Sinon.

Sur les visages qui vieillissent, la solitude des hommes et des femmes seuls, que l'on ne veut pas voir.

(En réponse à tes mots Anicée. En attendant. Les pages blanches sont des plages, tu avais raison. Et inversement. Je pense à un personnage de BD, une fille qui ne vivait que penchée. Voir le monde penché. Je pense à cela, à l'instant et bien des fois avec ce personnage dans ma tête, doux et étrange dans un monde qui se tient bien droit. Érigé. Amitiés. Marie)

Feuilleton d'Anaël

Extraits

par **Juliette Dezuari**

1.

La nuit commençait à tomber lorsque Elie découvrit le robot. Il était affalé contre un arbre, ses grandes orbites vides fixées sur le sol entre ses lourdes jambes de métal. Il devait être là depuis des millénaires : l'écorce de l'arbre avait poussé autour de lui, s'adaptant à la forme de ses épaules et de son torse. La mousse formait de larges tâches sur son poitrail, et la rouille avait envahie ses articulations, le piégeant dans une immobilité de pierre. Ses mains, gigantesques, reposaient sans vie sur la terre, et de l'herbe avait poussée sur ses doigts. Une liane parasite avait rampé sur son torse dans son effort pour atteindre l'arbre, barrant le symbole ancien qui y était gravé d'une balafre. Il avait dû être immense, jadis. Il avait dû être terrifiant. Dans l'ancien temps, avant que le monde ne change, il avait dû être un miracle de technologie. Mais aujourd'hui, il n'était plus qu'une ruine, et l'unique fleur qui lui avait poussée sur le crâne était comme un étendard brandit par la nature enfin victorieuse.

Elie soupira. Ce n'était pas le premier vestige qu'elle croisait depuis qu'elle avait quitté Steingate, mais c'était sans doute le mieux préservé, et le plus impressionnant. Elle ferait peut-être mieux de continuer sa route. Les âmes qu'elle transportait dans son sac avaient une fâcheuse tendance à entrer en résonance avec ce genre de reliques, ce qui pouvait s'avérer dangereux, son excursion à Cap Canvas le lui avait prouvé. Mais d'un autre côté, la journée avait été un véritable enfer. Elle avait utilisé beaucoup trop de magie pour soigner ses plaies après l'attaque de gobelins, et même si elle n'avait parcouru que le tiers de la distance qu'elle s'était fixée, elle devait absolument dormir pour récupérer. Tant pis pour le robot. Il avait de toute façon l'air trop rouillé pour pouvoir bouger.

Elle se dirigea vers l'autre bout de la clairière, et laissa tomber sa sacoche sur le sol avec soulagement. Elle avait mal partout. Elle aurait sans doute des courbatures demain. Quelle malchance, tout de même ! Il n'y aurait pas dû avoir de horde de goblins sur cette partie du trajet. La garde avait mal fait son travail, une fois encore. Elle pourrait se plaindre.

Mais elle ne le ferait pas, bien entendu. Elle était une véritable Invocatrice, maintenant. Ses paroles entraîneraient des actions.

Elie entreprit de dresser le camp en grimaçant. Il fallait qu'elle mange, et qu'elle lance les sortilèges de protection. Après elle pourrait enfin dormir, et avec un peu de chance, demain serait une meilleure journée.

Avec un peu de chance.

Elie ricana un peu. La chance, c'est justement ce qui lui avait fait défaut depuis le début de son voyage. Enfin bon. Peut-être que ça changerait. De toute façon, elle n'avait pas le choix : elle avait attendu ce voyage toute sa vie, elle ne pouvait pas y renoncer. Elle se tourna vers l'autre côté de la clairière, vers le robot éteint, et appela sa magie, visualisant dans son esprit la barrière dont elle avait besoin. Elle sentit une vague de magie monter en elle, avant de l'abandonner en un éclair. Elie rouvrit les yeux : en apparence, rien n'avait changé, mais elle pouvait sentir la barrière, et elle retourna à ses affaires en soupirant. Ce genre de sort n'avait jamais été sa spécialité, mais cela suffirait jusqu'au matin. Elle s'assit avec soulagement sur son sac de couchage, dégrafant enfin sa cape. Dieux, qu'elle avait sommeil. Elle ôta ses chaussures en bâillant. Ce dernier éclat de magie lui avait ôté toute forces. Tant pis pour le repas, elle mangerait demain. Elie se glissa dans son sac de couchage sans prendre la peine de se déshabiller, et s'endormit presque aussitôt, sous le regard vide et indifférent du robot qui veillait.

Comme souvent, elle rêva de fantômes. Elle en avait l'habitude : comment aurait-il pu en être autrement, après toutes ces années passées dans les corridors hantés de Steingate ? Sa magie, son métier, étaient définis par un contact constant avec des esprits, et les voir envahir ses rêves n'avait rien de surprenant. Cependant, ce rêve-ci avait quelque chose d'étrange.

Elle se tenait dans une pièce ronde, située au sommet d'une haute tour. Sur ses épaules se trouvait la lourde cape noire et or des Invocateurs. Elle portait un masque, et regardait à travers ses orbites la ville s'étendre en dessous d'elle. C'était une belle ville. Elle pouvait voir les ruelles grouiller hors des deux axes principaux comme les rameaux d'un arbre, séparant la ville en milliers de quartiers. Elle pouvait voir les dômes de verre et d'acier de l'université, qui s'élevaient au-dessus des gens du commun. Elle pouvait voir la haute flèche de pierre d'une cathédrale s'enrouler jusqu'au ciel. Dans son rêve, Elie aimait cette ville, d'un amour brutal et violent qui la mettait presque mal à l'aise. Il y avait quelque chose d'obsène dans la force de ce sentiment. Elle détournait son regard, ne se concentrant plus sur la ville en contrebas, mais sur son reflet dans la vitre. Sauf que ce n'était pas elle. C'était un autre homme, plus petit, plus élancé. Il avait des cheveux courts plaqués vers l'arrière de son crâne, il portait des étranges lunettes à verres rabattables, comme un horloger. Il

était vêtu d'une étrange façon, indescriptible. Les vêtements qu'il portait ne ressemblaient à rien qu'Elie ait jamais vu, et pourtant, dans son rêve, ils étaient familiers. L'entièreté de ce reflet, avec ses lunettes d'horloger, son étrange manteau blanc et ses cheveux rabattus en arrière, était familier.

Il lui adressa un regard amer, trahi. Il parla, et Elie put le comprendre, ce qui était incongru. Les fantômes ne communiquaient normalement pas par la parole, sauf durant une Invocation, bien sûr.

— Est-ce que tu es heureux ? demanda le mort dans la vitre.

Elie sentit ses lèvres s'étirer en un sourire carnassier derrière son masque. Une fois encore, la force des sentiments qu'elle éprouvait à cet instant avait quelque chose de malsain, de concupiscent, d'inhumain. Quelque chose qui ne pouvait pas se traduire en mots. Elle essaya tout de même.

— Oui, dit-elle d'une voix rauque et grave qui n'était pas la sienne. Très.

2.

Elie contourna une machine couverte de diodes clignotantes, et atteignit le cœur.

Elle en eut le souffle coupé.

En face d'elle, au beau milieu du wagon, en parfaite lévitation entre deux colonnes de métal, se trouvait une sphère de verre parfaite. Les câbles qu'Elie avaient suivis se rejoignaient tous là, soit plongeant dans les piliers de métal soit se mêlant au cristal transparent du globe.

La façon dont les câbles d'acier se fondaient harmonieusement en verre avant d'entrer en contact avec la sphère, se mêlant à elle sans en troubler la surface, était une poésie en soit. Mais Elie ne remarqua même pas cette prouesse d'ingénierie : ses yeux étaient rivés sur la matière contenue dans la sphère.

Ce n'était pas un liquide, pas plus qu'un gaz. Ça se mélangeait, coulait et flottait sans aucun respect pour les lois de la physique, semblait même disparaître par moment, et en même temps avait une masse perceptible, qui exerçait une attraction surnaturelle. Ça avait la même couleur irisée que la surface du train, des milliers de couleurs fondues ensemble en un ensemble qui défait l'imagination, mais c'était un million de fois plus puissant. Elie sentit des larmes couler sur ses joues tandis qu'elle fixait les motifs qui se créaient dans l'amas en perpétuel mouvement de couleurs. C'était si beau que ça en faisait mal. On aurait dit l'essence même du monde rendue liquide, et Elie pouvait le sentir résonner dans ses os, sa peau, chaque fibre de son corps. Elle pouvait le sentir entrer en harmonie avec l'origine même de son être.

C'était de magie. De la magie solide, flottant dans une prison de verre. Absolument impossible, pourtant bien là.

Elie plaqua ses mains contre la surface du globe, en une impulsion stupide et déséquilibrée, la raison qui l'avait poussé à entrer dans cette pièce oubliée en un instant. La magie résonnait avec sa peau, lui donnant l'impression d'aiguille glacée s'enfonçant sous ses ongles, lui causant une souffrance insupportable. Pourtant, la jeune invocatrice n'avait jamais été aussi heureuse de sa vie.

Elle avait envie d'enfoncer ses mains dans le liquide. Elle voulait le sentir s'infiltrer à travers sa peau jusque dans ses veines, sentir ses baisers glacés sur la surface intérieure de ses organes. Elle se languissait de sentir la danse de la magie dans ses neurones tandis que celle-ci, pour la première fois confrontée à la machine délicate, intriquée et émotionnellement complexe de l'esprit humain, se nourrissait de rêves et de sensations pour devenir vivante.

Elle voulait, avec tout son cœur et toute son âme, plus qu'elle n'avait jamais voulu quoique ce soit, entendre à nouveau le chant de la magie qui devenait sauvage.

Elle pressa plus encore ses mains contre le verre, le compressant entre ses doigts. Le torrent d'émotions qu'elle ressentait était submergeant comme un tsunami, et elle ne pouvait pas y résister. Jamais, de toute sa vie, elle ne s'était sentie aussi déchaînée, comme si un ouragan emprisonné à l'intérieure de sa poitrine venait de se libérer de ses liens.

La tempête dans sa tête hurlait si fort qu'elle eut tout le mal du monde à entendre la petite pensée discrète qui s'élevait à l'arrière de son esprit.

Comment ça, à nouveau ?

Soudain, Elie se sentit envahie d'une peur plus froide encore que l'air environnant. Elle se souvenait, d'un coup, avec une force qui défait l'attraction de la magie. Ce n'était pas la première fois qu'elle était confrontée à ce genre de sensations surpuissantes, comme montées à la puissance mille. Ça lui était déjà arrivé deux fois par le passé. Elle en avait rêvé.

Elle décolla ses mains du verre avec précipitation, et recula de deux pas.

Comment ça, à nouveau ?

Ou avait-elle déjà vécu cela ?

Pourquoi ce qu'elle ressentait était-il si puissant ?

Qui donc pensait à sa place ?

Elle ne sentit réellement la présence de l'homme au masque que lorsque celui-ci quitta sa tête. Elle s'effondra au sol, se sentant faible, vidée et seule comme au sortir d'une invocation. Est-ce que c'était ça ? Est-ce que cet homme dont elle ne connaissait même pas le nom l'avait invoquée, sans même qu'elle s'en rende compte ? Mais dans ce cas.... Mais

dans ce cas...

Il était *très fort* ! Elie n'avait jamais fait une invocation pareille, n'en avait même jamais rêvé ! Aussi loin qu'elle pousse sa magie, même quand la frontière entre elle et l'autre était réduite au point qu'ils ne soient plus qu'une seule unité, ils restaient toujours une unité plurielle ! Jamais elle n'avait été incapable de faire la différence entre ses pensées et celle de l'autre. Jamais....

Sauf, bien entendu lors des deux rêves qu'elle avait fait avec l'homme masqué.

Comment avait-il fait ? La dernière fois, elle s'était immédiatement rendu compte quand il était rentré dans sa tête ! Comment avait-il fait pour qu'elle ne voie rien ? Est-ce que c'était parce qu'elle était réveillée ?

Elie sentit des larmes lui couler sur les joues. Elle avait peur, elle se sentait comme transparente. Comme si en quittant son esprit, l'homme au masque avait pris un peu de sa substance. L'idée qu'il puisse faire ça, fusionner avec elle contre son grès, sans même qu'elle le sache, la terrifiait. Les invocations n'étaient pas censées faire ça. C'était impossible.

Elle se recroquevilla sous sa cape, les bras autour des genoux. Il n'avait pas le droit de faire ça ! Il n'avait pas le droit d'être elle sans qu'elle soit d'accord, c'était mal !

Est ce qu'elle lui avait fait la même chose, la première fois ? Après tout, il avait été réveillé. Est ce qu'elle lui avait fait la même chose sans même s'en apercevoir ?

Mais c'était impossible ! Elle n'avait pas le pouvoir pour ça ! Qui était-il, cet homme inconnu, pour qu'elle soit si proche de lui sans jamais l'avoir rencontré ? Qui ? Qui ? *Qui ?*

Il lui fallait un nom !

Dans son palais lointain, qui se rapprochait de minutes en minutes, Anaël se réveilla.

Il se redressa sur son fauteuil, s'étirant doucement pour chasser les dernières volutes de sommeil. Il s'était lassé d'attendre Elie, aussi avait-il pris sur lui de la contacter lui-même. Il sourit derrière son masque, d'un sourire doux et fier, tandis qu'il sentait son cœur se remplir de l'affection qu'il éprouvait pour la jeune fille. Dieu qu'il aimait cette petite ! Il aurait pu parler d'elle pendant des heures, avec l'amour débridé et sans concession qu'une mère porte à son nouveau-né. Bien entendu, il aimait chacun des membres de son ordre. Ils étaient comme des parties de son corps, et il aurait terriblement souffert de devoir en perdre n'en serait-ce qu'un.

Cependant, cette petite nouvelle l'intriguait. Elle l'avait impressionné. Jamais auparavant, de toute sa très longue vie, l'un de ses invocateurs n'avait débarqué ainsi dans sa tête, sans qu'il ne l'ait invité préalablement. C'était nouveau, intrigant, impressionnant. Et quand Anaël était impressionné, il l'était comme un enfant, ou comme un dieu. Il était impressionné jusqu'à l'obsession.

3.

Elie se tut. Il y eut quelques minutes de silence avant que la capitaine ne se tourne vers elle, un éclat mat de peur brillant dans ses yeux rouges.

— Si nous devons l'affronter, quelles seraient nos chances de victoire ?

La voix de Gaëlle ne tremblait pas. Elle était nette et professionnelle, elle tranchait le silence comme une lame. Involontairement, Elie en fut impressionné. Même maintenant, même alors qu'elle était morte de trouille, la capitaine restait efficace, quelqu'un sur qui on pouvait compter. Elle avait l'air d'être en contrôle de la situation, déterminée à fait ce qui était juste peu en importait le prix.

C'était quelque chose vers lequel Elie avait toujours aspiré, quelque chose qu'elle avait cru, un temps, pouvoir atteindre en devenant la meilleure invocatrice possible. Le regard apeuré de la capitaine, sa voix sérieuse, la propulsait en arrière dans le temps, la ramenant au moment où elle avait contenu le danseur, au moment où elle avait découvert les cadavres de la garde, au moment où elle avait trouvé Balt.

Soudain, elle était plus jeune d'un mois, et protégeait un fantôme doré de ceux qui voulaient briser la paix des morts. Soudain, elle avait soufflé quatorze bougies, et elle défiait en hurlant l'un de ses camarades de classe pour l'âme d'une guerrière. Soudain, elle bravait le blizzard, et posait ses mains de douze ans d'âge sur la peau glacée d'une dame des neiges.

Soudain, elle avait dix ans, sur ses épaules une cape neuve, et devant elle l'entrée des catacombes.

Et, à chaque fois, comme un feu dans sa poitrine, la même pulsion, le même désir battant au rythme de son cœur.

Elle voulait être quelqu'un sur qui l'on pouvait compter. Elle voulait être comme un roc dans la tempête.

Elle voulait faire le bien, peu importait que ce soit un désir enfantin. Et la capitaine voulait la même chose.

Peut-être que c'était peu, pour accorder sa confiance à quelqu'un. Mais en cet instant, Elie sentit fondre les dernières réserves qu'elle avait concernant la capitaine Gaëlle de Balemont. Elle sut, avec la confiance tranquille qu'elle ne ressentait habituellement que durant l'invocation, qu'elle pouvait se battre avec elle. Quand as gagner....

Peut-être. On a en tout cas de meilleures chances à deux que je n'en avais toute seule, et une fois qu'on aura retrouvé Balt... Bah je dirais qu'on sera en tout cas en position d'essayer.

Gaëlle rit à ça, un son fort et clair qui résonnait comme

une cloche dans la forêt.

— Eh bien, dans ce cas, il va falloir qu'on trouve ton robot ! Tu sais où il est ?

Elie s'arrêta, tandis que lui revenait à l'esprit les circonstances dans lesquelles elle avait quitté Balt. Le robot avait dû se lancer à sa recherche. Il pouvait être n'importe où.

— Euh, sans doute à la guilde des médecins, j'espère ? il a dû y retourner en ne me trouvant pas. Enfin bon, il ne passe pas exactement inaperçu, on ne devrait pas avoir trop de problèmes à le retrouver.

Gaëlle ne répondit pas, et son silence ne servit qu'à nourrir l'inquiétude grandissante d'Elie. Le robot allait sûrement bien. Il était très puissant, Elie l'avait vu de ses propres yeux. A l'exception d'Anaël, il n'y avait rien en ville qui puisse lui faire du mal, et par conséquent, aucune raison de s'inquiéter.

Dans la ville en contrebas, Balt referma sa main autour du bras d'Éric pour le forcer à ralentir.

L'invocateur pivota lentement vers lui, ses yeux si froids qu'ils en brûlaient, et Balt le lâcha brutalement, soudain empli d'une terreur trop réelle pour un rêve. Il bafouilla des excuses, le vouvoiement se frayant insidieusement un chemin dans sa parole.

— E... Excusez-moi, je... Je... Je... Je ne voulais pas... Vous alliez trop vite, et je...

Le visage d'Éric fondit sans effort dans un sourire doux, comme une figurine de cire molle que l'on façonnerait en masque. Son autre main atterrit doucement sur celle de Balt, naturellement, comme une goutte d'eau venante s'écraser au sol.

— Oh, Balt, tu n'arrives pas à suivre ? Ou est-ce que tu te fais du souci pour moi ?

— Je...

— Ne t'inquiète pas, va ! Je te promets que je vais faire attention, d'accord ?

— ...D'accord.

— Bon garçon. Rendors-toi, maintenant.

Éric lâcha la main de Balt, et attendis tandis que le monde regagnait sa brume (attendis tandis que les yeux de Balt repassaient du bleu au rouge, mais le robot ne pouvait pas savoir ça). Balt s'aperçut qu'il n'arrivait pas à regarder l'invocateur pendant trop longtemps : le décalage entre le langage corporel d'Anaël, tous ces tics et signaux qui lui étaient propre, et le corps d'Éric était trop perturbant, et

menaçait de déchirer le rideau du rêve. Il braqua ses yeux sur les pavés.

Éric marchait quelques pas devant lui, les yeux braqués sur l'horizon. Il avait l'air affreusement satisfait, l'instant de froideur qu'il avait eu quand Balt l'avait attrapé déjà oublié. Elie se rapprochait de lui, et c'était une excellente nouvelle. C'était étrange, bien entendu, cela soulevait de nombreuses questions par rapport à ce que les De Balemont pouvaient bien prévoir. Pourquoi avoir amené Elie dans leur demeure si c'était pour la laisser partir après une heure ? Elle avait bel et bien été là, les fantômes qu'il avait envoyé en reconnaissance n'auraient pas osé lui mentir. C'était étrange. Éric fronça légèrement les sourcils, mais se détendit presque immédiatement. Il était de trop bonne humeur pour laisser l'inquiétude tout gâcher.

Il s'aperçut qu'il avait à nouveau accéléré le pas, et il se força à ralentir. C'était agaçant, bien sûr, mais il fallait ménager Balt. Le robot était un atout trop important pour qu'Anaël prenne le risque de perdre sa coopération, surtout sur quelque chose d'aussi stupide que l'état du vaisseau de chaire qu'il occupait.

Instinctivement, en un mouvement d'autant plus stupide qu'il l'accomplissait avec un corps qui n'était pas le sien, il ramena sa main à sa poitrine, là où les canons du robot avaient jadis déchiété la chaire. Durant un instant, la vieille colère ressurgit, intacte comme au premier jour. Son fils l'avait trahi, blessé, laissé pour mort. Il l'avait privé de son cœur !

Durant un instant, sa main resta crispée comme une serre à l'endroit où ce corps aurait porté la vieille cicatrice, s'il n'avait pas appartenu à quelqu'un d'autre. Puis, il se détendit, laissant les lèvres d'Éric s'étirer en un sourire élastique. Cela n'avait plus d'importance ; les vieilles offenses seraient bientôt réparées. Il s'autorisa, durant un instant, à se demander ce dont le robot se rappelait exactement de ce soir-là. Pauvre Balt, et ses problèmes de mémoires ! Quand ce n'était pas une sieste de dix mille ans qui provoquait l'amnésie, c'était le mode combat, les yeux rouges qui agissait dans un perpétuel instant présent.

Il partit d'un rire sardonique, qui s'accentua encore en voyant, du coin de l'œil, le frisson qui parcourut le grand corps métallique du robot.

Bien. C'était bien.

Balt devait avoir peur de lui. C'était la juste compensation pour tous les problèmes que le robot lui avait posés. C'était le juste prix.

Et Balt devait le payer, ce prix, même alors que son plan approchait de son apogée et qu'il s'appêtait à récupérer ce qu'il avait perdu. Il devait le payer pour toujours. Il devait le payer, encore et encore, sans s'arrêter, jusqu'à sa mort.

Poèmes

par **Philippe Fontannaz**

Ainsi volutes
que le silence
dilata
Ainsi poussière
d'ailes d'anges
Derrière
tes yeux
d'agate.

DE NOS FUIS
TEMPS
JE REVENDIQUE
LES FUTILES
NOSTALGIES.

Je vous promets
Au futur
Par la bande
L'écriture
Décimée.

À M. Nietzsche
Nos Chevaux
Couchaient déjà
Dans les litières
De vos folles
Manières.

Vous avais-je
dit
Que la neige
de mai
Fondait déjà
dans des névés ?

Oh ! Je vous
informe
Que
Mon temps
Manipule
Vos tactiques
D'horloges.

Du miel
De tartines
Tout rouge
Sur vos lèvres
De fine
Confiture.

A pleines dents
Vos baisers
Madame
Me défigurent
A peine
Le dedans
De l'âme.

Nuages de blanches
Mouches
paissant sans
qu'Aile ne
dérange
dans leur Pré
les Anges.

Avis de Paresse :

Avoir la volonté

Pour soi de
Surseoir à toute
Décision
Sans doute
Raison
Ni velléité.

J'ai lu que
Le monde
n'était rien
Qu'un trou
Dans l'univers
D'une
Perle ronde.

Ai-je décidé
Du mélange des
Mots dans vos
Moulins Avant
De vous revoir ?

Amoco cadix
Les lentes
vagues bleues
Ne sont plus
L'opprobre
Des plages
De blancs sables.

Au jeu de mots

Je vous dirai
Echine
Et vous ME
tournez le dos.

Avis

Cherchons
Petits Chevriers
Très polis
Aux enfances
de pierreuses
mémoires.

Est-il besoin
Alors que parole
Aille chemin
de traverse
Pour dire encore
dans le silence
Tout le reste ?

Amours
drosophiles
Retenez le temps
Avant que
les anges
n'enfilent
des mouches
Encore.

Sylvestre
Ce n'est point
oiseau
Mais proie Que
Ton sourire
Apprivoise
AU BOIS.

De la tristesse
Vous aviez
Ce délicieux
enchantement
Qui fait paraître

L'écorchement
Ravissant.

M'est avis qu'il
Serait temps
Que la musique
Apprenne le bois
Des chevaux
Qui tournent
Les carrousels.

J'ANNONCE
BRILLANCES
D'ECRITURES
SUR LES PAGES
DES BRAVES
ESCARGOTS.

Une fausse brebis
noire
blanche
comme coquelicot
qui se prendrait
pour un brin
de muguet.

Gustave levait
Ses lunettes
Et courbait
Sa tête pour
Voir toute
l'origine
du monde.

Un ess&messe
C'est un tout
Petit poème
Qu'écran déjà.

Livrée rouge
de sang
coquelicot
sous les blés
des champs
fait la houle
des vents.

ô fuyant fusain
seul qui puisse
de l'ombre
de la cuisse
relier le dessin
à l'ambre
de ton sein.

Météo marine

Avis
Blanche écume
Sur la crête
Verte
des vagues
fume.

A larme !
En amour
lacrimoso
ne paie plus.

Poèmes

par Maud Armani

Cendres

Le feu crache, tombe sur le béton et le ciel tombe aussi sur le béton. Les pavés brisés s'enflamment dans la cour. Le temps a trébuché, il s'est cassé la gueule. Il a emporté avec lui les oiseaux et la mauvaise herbe qui existait entre les pavés.

Tout autour, le monde est en cendres.

De là, on fait ce qu'on peut. On s'aime un peu, puis plus du tout, puis encore un peu. On s'égratigne encore un peu, on se prend contre les murs, encore un peu.

Cela n'appelle plus rien.

Les mots ont percuté le sol, ils sont aussi éclatés sur le pavé.

Comment dire ?

La vie est morte, on est déjà calciné
nous et nos gueules de fer.

Ta tête comme du papier bulle, qu'on explose du bout des doigts

Mal

Quoi ?

Est-il possible
D'avoir un métier
Dont je comprends
L'intitulé ?

Vu sur ALUMNIL :

« Responsable du projet partiel retour de la population »
« Gestionnaire de portefeuille de projets »
« Spécialiste assistance à la gestion de projets »
« Ingénieur.e senior en systèmes TIC »
« Responsable formation aux méthodes agiles / scrum master senior »
« Chef.fe d'état-major du Centre logistique de l'armée d'Hinwil »

F – U – C – K – Y – O – U . E

Je ne t'aime pas

Tes cernes ma bouche sur tes cernes tes mots bizarres et doux tes mains ce qu'elles me font ton regard luisant de perle dans la nuit qui ne vient pas tes chemises dans les bars avec toi dans les parcs les nuits finissent avec toi tu m'envoies des messages. Les troncs d'arbres et les feuilles mortes avec toi ton ventre ta posture tu me baises, tu es venu m'apporter à manger pendant le confinement tu prononces des mots ton souffle tes yeux sur moi dans la pénombre mon ventre qui se déchire contre le tiens ton rire et autre chose pas toi.

Heroin chic

Elle a des os partout. Au fond des yeux, au fond de ses joues, sur ses mains, sur son dos, dans son cœur. Les os caressent le peu de chair qui respire. Elle dit des mots remplis par l'acétone qu'elle a dans la gorge.

Elle a des cigarettes à bouts de bras qu'elle fume jusqu'à pleurer des yeux.

Tu as peur d'elle
Et surtout
Tu es jalouse de ses os
qui te saluent à chaque fois,
très cordialement
très
longuement.

Humilité

Tu te présentes au monde
Tu te présentes au vent

Il s'engouffre dans tes habits
Il traverse ta peau

Il s'en va ailleurs,

Tu attends.

Manucure

Tu voulais des ongles
très longs et trop pointus
avec un dégradé de beige et pourquoi pas
des dessins sur l'index
Être jeune, fraîche et actualisée

Mais cet enfoiré t'a fait
à la place
des ongles mauves et polis.

En payant il t'a appelée madame.

Déchets

Il y a beaucoup de choses à jeter
Et peut-être quelques-unes à conserver
C'est à voir, c'est à penser.

Il faut trier les mots et les déchets

Et vider les poubelles trop pleines, jeter le plastique
Pas sur le goudron des routes,
Pas dans les tripes.
Il faut évacuer.

Les ordures sont récupérées les mardis

Trousseau

La clé de l'appartement
Avenue Louis-Ruchonnet 27
La clé du galetas, chambres
de bonnes,
La clé de la boîte aux lettres

Les clés du travail
Palais de Rumine, badge
Clés du coffre, clés
de l'espace Arlaud,

La clé de ton studio,

Ensemble dans une poche de ta veste
Trousseau qui faisait son cirque dans la ville

Maintenant une seule clé
Qui ouvre et ferme
La maison qui n'est plus chez toi.

Pourtant demain tu rentres. Tu rentres à la maison qui
n'est pas à toi mais c'est chez toi parce que tu y as tes papiers
et ton oreiller.

Ta poussière s'est entassée là-bas

Rendez-vous manqués

Les portes fermées
Dans ton ventre qui tambourine

Tu prends place
Administrativement sur un banc
Tu pleures

Deux fois ce lundi
Tu restes en plan
Nez-à-nez
Avec des portes fermées

CCH

À la caisse de chômage de Lausanne, à Chauderon.
Nous y sommes comme des clébards
dans les fauteuils gras.

Nous attendons pour déposer un papier et pour
demander de l'argent. Le papier permet de toucher l'argent.

Ils nous disent qu'il manque un autre papier ou une
autre attestation. Oui, celles marqués sur le formulaire. Vous
ne l'avez pas ? Il faudra revenir, ou l'envoyer par scan. Alors
on reviendra.

Mais avant de passer au guichet, on passe une heure
dans le silence administratif. On triture nos formulaires et nos
copies de pièces d'identités. On regarde les murs. Ils n'arrêtent
pas d'expliquer, ils ont pour ordre de toujours expliquer. Et
nous, on fait semblant de s'intéresser aux dépliants pour tenir
tête au vague à l'âme du gris des lieux qui ne sont pas des
lieux.

Nous, les assisté-e-s les assistant-e-s les gestionnaires les
réceptionnistes les secrétaires les perdu-e-s les employé-e-s les
sans-projets les fonctionnaires les ahuri-e-s, les peu sûrs les
très confiants.

Poids

La bouffe dans le ventre
Le sac à dos sur les épaules
L'ordinateur une pierre à porter

Les gouttes du passé sur le trottoir
Le corps la famille les corps
Les mots encrassés

Le poids de tout ce gras
Des assiettes à ranger

Être ici, pas là.

Charogne

C'est ton père ou ta sœur, c'est ta mère ou ton fils
C'est aussi la tante que tu n'as plus revue
Et l'épicier du coin de la ville chez qui
tu achetais des cigarettes.

C'est la passagère du bus et aussi
La fille que tu n'as pas assez aimée
et les hommes avec qui tu as couché, et
le professeur de français qui bégaye, le vieil arbre
aux branches-balançoires, les fourmis sur le béton l'été, les
collègues, leur bière et les chats du quartier,

Ce sont eux que tu as vus près d'une rivière et que tu as
lus dans les entrailles d'un hérisson écrasé.

Nous avons besoin
l'un de l'autre,

pour que reste
en équilibre

la cerise sur le gâteau.

Marius Daniel Popescu



photo Patrick Gilliéron Lopreno

Voyage en Suisse

Il est au volant de sa voiture, il conduit lentement dans le bouchon de la sortie de la ville, il freine, il arrête la bagnole dans la file, il regarde vers sa droite, il voit la station d'essence et un chien qui marche à quelques mètres du trottoir, sur le terrain vague, avec un morceau de pain dans la bouche ; un homme surgit de derrière, s'approche de l'animal, lui donne un coup de pied dans le flanc, s'agenouille, prend le morceau de pain tombé par terre, il l'approche de sa bouche et commence à le manger.

Marius Daniel Popescu

L'Invité

Jacques Gélât

Rue du passage

par Jacques Gélât

Qui avait voulu ce voyage ? Quelle lubie, quel événement l'avait décidé ? Au fond, peu importait. Un jour ou l'autre ce voyage aurait eu lieu. Il était inscrit dans la vie de l'homme. Les événements passés portent en eux leur futur et quoi qu'il ait pu arriver l'homme un jour se serait retrouvé dans ce train. C'est cela qui d'un coup le bouleversa. Ce train avait toujours été là. C'était comme si, tous les jours de sa vie, l'homme était passé devant une gare, mais sans jamais y entrer pour monter dans ce train. Ce matin, il l'avait fait.

C'était un train à l'ancienne avec des compartiments pour six personnes, une porte coulissante vitrée et un long couloir . On regardait passer les gens dans le couloir, les mamans qui emmenaient leurs gosses aux toilettes, les bidasses qui riaient fort derrière une fille, un retardataire qui traînait sa valise. L'homme se rappela à quel point, enfant, il espérait toujours se retrouver seul avec une fillette de son âge dans le compartiment. Quand ces trains-là l'emmenaient dans les villes du Nord. Oui, Dieu que ce train était ancien. Au-delà de Creil, au-delà de Compiègne, vers Amiens, le Nord commença à apparaître. Le désert du Nord avec ses plaines infinies où seuls de temps à autre apparaissaient des clochers au-dessus de leurs maigres villages en briquettes rouges. Un beau pays, mentaient toujours les gens quand l'homme disait qu'il venait de là. Les gens du Nord ont dans les yeux le bleu qu'il n'y a pas dans le ciel, ou quelque chose comme ça, personne ne se souvenait exactement des paroles de la chanson. Ils disaient aussi : ah oui, Le plat pays, de Jacques Brel. Et puis c'était tout. C'était déjà pas mal pour le Nord, pensa l'homme.

Il sortit dans le couloir. Et soudainement l'immense ciel gris s'obscurcit encore, rendant la fenêtre réfléchissante. L'homme y vit son visage. Il ne l'aimait pas. Il y avait trop d'Afrique, trop d'Asie, trop d'Amérique dans ce visage. Trop de fuite. Pourtant les femmes l'aimaient. Elles ne voyaient

pas de fuite dans ces rides profondes mais au contraire devinaient les grands fleuves, les haciendas, les milliers de chevaux, le négoce des émeraudes, les océans, la vie pleine, forte comme ce visage puissant, carré, sûr. Cette vision faisait sourire l'homme. Chez lui il n'aimait que ses yeux parce qu'ils étaient bleus et très doux, comme son sourire, dont les femmes disaient que c'était un sourire d'enfant.

Abbeville fut traversée sous un mince crachin, de ceux dont l'homme savait qu'il allait durer plusieurs jours comme il avait duré, plus haut sur la carte, à Vauciennes, pendant des années et des années, dans le coeur de l'homme.

A Vauciennes mais aussi à San Juan, à Kyu-Long, à Dakar, à Vegas ou à New York. Oui, il y avait une pluie si fine que même dans les déserts les plus secs, l'homme l'avait vue encore.

Y avait-il eu une fois, une seule fois, une éclaircie, un moment où le ciel se serait ouvert ? Peut-être, une fois, à Caracas. Mais c'était une autre histoire. Sur la fenêtre, l'homme quitta son visage pour le compartiment. Caracas, encore.

Sous le crachin, après Lorcy, il y eut la grande cimenterie de Ranville, toujours là, noyée dans la fumée de ses cheminées oranges. Puis les premiers coronas, Saint-Jean du Roy, Aureville, Blankaerts, agglomérations minuscules à l'ombre des immenses terrils noirs. Arras allait venir et l'homme sentit les battements de son cœur ralentir. Il respira profondément et le sang circula de nouveau. Rien ne devait l'arrêter. Rien. Il fallait réouvrir les yeux et ne pas craindre, là-bas, le toit du collège Sainte-Geneviève d'Arras et ses tuiles bleu-marine. Lorsqu'il les vit apparaître, il les trouva moins bleues qu'autrefois, plus grises, sans doute délavées par le temps. Comme lui.

En gare d'Arras il hésita. Il y avait le désir de louer une voiture pour se rendre tout de suite à Vauciennes, comme

prévu, mais son envie d'une marche jusqu'à Sainte-Geneviève l'emporta.

Il avait le temps pour Vauciennes. La mort peut se permettre de prendre tout son temps. Sa mère attendrait.

Arras. Arras, Vauciennes. Peut-être aussi Dunkerque, Roubaix. A partir de maintenant tout ramènerait au souvenir. C'était mieux. L'homme s'était imaginé venir tuer et repartir, bref, exécuter. Mais ce n'était plus cela. Tel quel, le crime ne le débarrasserait pas. Cela ne devait pas être une formalité. Il fallait réouvrir la plaie. Peut-être cicatriserait-elle à rebours des souvenirs puisque tous les futurs que l'homme s'était construits n'avaient fait que la recouvrir sans jamais l'anéantir.

Dans le hall de la gare, il enferma son sac de voyage dans un casier de consigne. Il acheta ensuite deux paquets de cigarettes puis sortit. Dehors, sous l'auvent, devant un taxi somnolent, il réajusta le col de son imperméable. En face, le boulevard du général Leclerc était toujours là. L'homme prit vers l'avenue Gambetta. Il était cinq heures du soir. On était en janvier. Les réverbères s'allumaient.

Il y avait maintenant de grands arbres le long de l'avenue et quelques unes des vieilles maisons bourgeoises qui la bordaient autrefois avaient disparu au profit de petits immeubles résidentiels. Mais l'homme ne regardait pas de ce côté. Il regardait en face, l'autre trottoir. Et brusquement il y eut une petite silhouette sur ce trottoir d'en face. C'était celle d'un enfant qui marchait vite, très vite. Il portait une grande valise et un sac d'écolier sur le dos. L'homme accéléra. Il ne savait pas si ce qu'il voyait était vrai ou faux, mais il ne voulait pas perdre l'enfant de vue. La valise de cet enfant était beaucoup trop grande, beaucoup trop lourde pour lui, et régulièrement, tout en trotinant, il la soulevait d'un mouvement sec du bras pour l'empêcher de toucher le sol. L'homme ne pouvait pas détacher son regard de cet enfant, de cette valise. IL savait que l'enfant allait tourner à droite pour prendre la rue des Cerisiers qui menait à l'internat Sainte-Geneviève. Il savait ce qui se passait dans le cœur de cet enfant. Sa tristesse infinie. Il eut envie de le rattraper, de lui parler, de le serrer dans ses bras, de lui offrir quelque chose. Mais ce fut impossible. L'émotion était trop forte. Elle finit par lui faire mal, jusqu'à le faire ralentir, tandis qu'en face, la petite silhouette esseulée se perdait avec sa grande valise dans la pluie fine.

En entrant à l'hôtel Royal l'homme vit qu'il étonnait. Il n'avait pas fait attention à la pluie. Il était trempé, dégoulinant. Ou alors c'était son expression ; ailleurs. Deux billets de cinq euros suffirent à faire revenir les sourires.

La chambre donnait sur la place. L'homme défit son

sac de voyage sur le lit. L'enfant, là-bas, au collège Sainte-Geneviève, devait faire les mêmes gestes, seul aussi, dans l'un des immenses dortoirs. Les grands internes. C'est comme cela qu'on appelait les enfants qui rentraient le dimanche soir au début du trimestre. Ils ne sortiraient que dans trois mois, pour Pâques. Les autres enfants, ceux qui sortaient toutes les semaines, n'arriveraient que demain. Mais peut-être le gosse avait-il déjà défait sa valise et était-il en train de frapper dans un ballon sous le préau désert, devant la grande cour vide ? Et ses parents, pendant ce temps, que faisaient-ils ? L'homme alluma une cigarette puis s'endormit sans avoir dîné.

Le lendemain matin après une douche et après s'être soigneusement rasé, l'homme ne prit pas son petit déjeuner à l'hôtel. Il détestait les hôtels. Ils avaient trop été les bornes obligées d'un destin, le sien, qu'il n'aimait pas. Il préféra la place et la grande brasserie de Picardie où il se fit servir un hamburger, une bière et un grand café noir.

Quelque chose alors lui revint à l'esprit. Tout à l'heure, après sa douche, il avait vérifié, sans savoir pourquoi, la présence de son Smith et Wesson dans une des poches de son sac de voyage. Il avait ensuite ajusté le silencieux dessus, toujours sans savoir pourquoi. C'est seulement maintenant une fois bu sa dernière gorgée de café, qu'il comprit le sens de ce geste. Il indiquait qu'il n'était plus temps d'hésiter.

Oui, hier en s'arrêtant à Arras au lieu de prendre directement pour Vauciennes, il avait hésité. Normalement, à l'heure qu'il était, il aurait déjà dû avoir tué sa mère. Sainte-Geneviève n'avait été qu'un prétexte à l'hésitation. Il n'y en aurait plus. Il n'y aurait pas Roubaix, il n'y aurait pas Dunkerque, il n'y aurait pas de souvenirs. De toute façon la plaie ne cicatriserait jamais. Le train pour Vauciennes partait dans une heure. Avant midi tout serait terminé.

Nord-Éclair. Sur la place encore sombre l'enseigne publicitaire brillait de ses dix lettres et l'homme aima revoir le petit éclair qui traversait le nom du journal. A la gare, il l'acheta.

Au-dessus du quai un haut-parleur annonça que le train pour Vauciennes était un omnibus. L'homme se rappela qu'autrefois on appelait les deux pauvres wagons qui le composaient, une Micheline. Nord-Éclair, la Micheline, les petites gouttes de la pluie fine sur la vitre, les visages couperosés et blonds des passagers, les maisonnettes rouges, il n'y aurait plus d'hésitations mais le souvenir serait partout.

Mais finalement, n'était-ce pas un souvenir que l'homme venait tuer ? Il se posa la question et il pensa que non. Même si sa mère n'était plus que cela, ce n'était pas un souvenir qu'il venait tuer. Sa souffrance alors ? Il ne le crut pas non plus. La souffrance ne disparaîtrait jamais. Ou alors

avec lui, tant ils se confondaient, tant ils ne s'étaient jamais quittés. En fait, l'homme comprit qu'aujourd'hui il ne tuerait rien. Il venait simplement se faire justice. Tuer celle qui, après la vie, n'avait su lui donner que cette souffrance. Il fallait bien qu'une fois, au moins une fois, justice soit rendue.

Nord-Éclair exhibait les événements de la planète sur ses premières pages et l'homme les feuilleta sans s'y intéresser. En quatrième page il retrouva des noms oubliés. Bellegarde, Saint-Martin, Neuville. Des équipes locales de football ou de pétanque côtoyaient en photo des mariés devant leur clocher ou des clubs de retraités. Neuville ? Était-ce là, dans ce petit village que l'homme avait passé une des ses premières années en nourrice ? Il le pensa. Oui, il y avait, tout petit enfant, ce nom qui faisait peur, qui rendait triste. Neuville.

Caracas. L'homme y repensait toujours quand la tristesse devenait trop forte. Mais Caracas ne le soutenait pas longtemps. Isabella, l'océan, la grande métropole sud-américaine et surtout, encore et encore, Isabella. Isa. Il n'avait pas su la garder. Il n'avait pas su l'aimer. Neuville, Caracas. C'était la même ligne. Tout à l'heure, sa mère paierait aussi pour Caracas.

Quand le nom apparut sur le fronton d'une gare, l'homme comprit que depuis la veille tous les hasards n'en étaient pas. Neuville. Cette petite gare morte était, comme pour le collégien hier soir sous la pluie, obligatoire. L'homme, malgré lui, ne faisait que suivre un horaire exact.

Le lieu naturellement n'était pas reconnaissable. L'homme ne pouvait qu'imaginer. Ici, sur ce quai, une femme était descendue d'une Micheline identique. Elle devait être pressée en emmenant son petit garçon. Mais peut-être n'avait-elle même pas pris la peine de l'emmener jusqu'à la maison.

Peut-être avait-elle directement donné rendez-vous à la dame, la nourrice, sur le quai ? C'était sûrement ça, pensa l'homme. Se débarrasser de l'enfant le plus rapidement possible.

Et lui, l'enfant ? L'homme en fut certain, l'enfant qu'il avait été sentait comme lui aujourd'hui, ce train, son allure et plus encore, au moment de l'arrêt, son silence. Cet étrange silence des gares de campagne. Quand tout le monde se tait dans le wagon. Quand dehors tout est aussi muet, immobile, deux bancs vides, des brins d'herbe sur le quai, quelques pauvres arbres élagués. L'attente pour tous. Mais pour l'enfant, ces silences, gare après gare, sonnaient surtout les étapes qui le rapprochaient de la séparation.

Le silence de cette gare devenait si oppressant qu'il apparut à l'homme évident que jamais de lui-même il n'aurait pu se décider à cet itinéraire. Il lui faisait trop mal. Quelle force l'avait fait hier descendre à Arras ? Une hésitation,

s'était-il dit tout à l'heure. Possible. Mais ce matin, pourquoi encore cet omnibus alors qu'il existait un train direct pour Vauciennes ? Il n'avait pas fait attention, juste prononcé le mot, Vauciennes, au guichet. Hésitation, inattention, cela ne lui ressemblait pas. Avait-il peur ? Mais la peur, d'habitude, le faisait au contraire agir très vite. Le train repartait. Neuville aurait pu s'appeler Blanville, Klerk ou Lens. Comme les mamans, Josiane, Blandine, Rose ou Noémie. Mais l'enfant ne les appelait jamais pas leur prénom. Sa mère ne le voulait pas. Elle ne disait pas : "Tu vas aller chez Maman Rose ou Maman Blandine," mais : "Tu vas aller chez une maman." Il y eut à cet instant un très lointain souvenir : "Nulle part". L'enfant avait posé une question et sa mère avait répondu : "Nulle part".

L'homme revit la gare de Vauciennes sans émotion. Il fut content de ce réflexe qu'il connaissait bien. Ne laisser aucun sentiment le submerger quand la situation l'exigeait. Sous le crachin interminable de la place de Verdun il retrouva son pas tranquille, nonchalant et qui n'apparaissait lent qu'à ceux qui n'essayaient pas de le suivre. Devant le Café Braza et la petite mairie grise il n'y eut aucune nostalgie mais le plaisir, enfin retrouvé, de se sentir si déterminé, si plein de l'action à effectuer. Là-bas, après l'église, après la rotonde Foch et après le pont des Généraux, il y avait la rue du Passage. La rue de son enfance. Et un numéro, le vingt-quatre.

L'homme se mit à marcher plus vite. Une soudaine euphorie venait de s'emparer de lui. Enfin il allait tuer sa mère. C'était si simple. Il allait monter au deuxième étage du petit immeuble triste, sonner et appuyer sur une gâchette. Bon Dieu que c'était simple, facile. Si simple et si facile que l'euphorie maintenant s'éclipsait au profit de la joie. Une joie enfantine, claire, presque de la gaieté, un bonheur total et si allègre que l'homme, subitement, se sentit des ailes en marchant plus vite, encore plus vite.

La vue du pont des Généraux le fit ralentir. Et s'il croisait sa mère, là, maintenant, sous les filins métalliques du pont suspendu ? Cette pensée le calma et il reprit son pas normal en se reprochant la minute précédente. Aucun sentiment ne devait l'habiter, se rappela-t-il avec un regard aussi froid que l'eau de la rivière qui se confondait dans la pluie fine. Juste une balle dans la tête. Rien d'autre.

Si le Nord a son propre nord, alors la rue du Passage, à Vauciennes, est ce nord-là. C'est un alignement d'immeubles, de quatre étages au plus, et dont la particularité est de présenter toutes les nuances existantes entre le gris anthracite et le noir le plus absolu. Il s'y trouve aussi un Café des Sports où les seuls matchs pratiqués sont "les levés du coude", arbitrés par une cirrhose qui depuis des décennies n'hésite pas

à distribuer généreusement ses cartons rouges. Les gens qui habitent cette rue s'y dépêchent souvent, comme s'ils étaient pressés d'aller se réfugier dans leur deux pièces que, pour des raisons obscures, ils ont l'air de trouver moins sordides que les trottoirs d'en bas. Mais l'homme, maintenant, marchait lentement.

Dix mètres encore et le numéro vingt-quatre apparaîtrait. Mais quand l'homme fut sur le point d'en pousser la porte, il s'aperçut, qu'aujourd'hui, un interphone en contrôlait l'entrée.

Un interphone. Rue du Passage. Et dans cette nuit de Vauciennes, tandis que l'homme passait son chemin, apparurent simultanément les grandes chutes d'Honolulu, la Sierra del Sol, un atterrissage sur Tokyo et encore les lacs de Bandia Mir, tous lieux si puissants qu'ils avaient étonné l'homme mais sans jamais le surprendre autant que ce qu'il venait de voir.

A l'Hôtel des Trois Couronnes il demanda une chambre. Un bain chaud pensa-t-il, lui ferait du bien. Puis une soubrette lui apporta un croque monsieur accompagné d'une salade.

Allongé sur le lit, les yeux au plafond, l'homme fumait maintenant une cigarette. Cet interphone appelait-il le pardon ? Sans être superstitieux l'homme croyait aux signes, au destin. Mais non, cet interphone n'avait rien à voir avec un signe. Tout juste, au plus, signifiait-il un retard. Le pardon ? L'homme sourit intérieurement. Quel pardon ? Et il expira encore plus fortement la dernière bouffée de sa cigarette dont il se servit pour allumer la suivante. Oui, quel pardon ? Parce que, enfin, pensa l'homme, l'abandon peut-il se pardonner ?

L'abandon. Dans ses pensées l'homme prononçait rarement ce mot. Mais aujourd'hui, le mot ne lui fit pas peur. Au contraire, il décupla sa haine et malgré lui, malgré ce qu'il ne voulait pas, malgré ce qu'il s'était promis, l'homme revit les images, celles qui, pour toujours, avaient formé la pluie dans son cœur. Et toujours et encore revenait le visage de sa mère comme un soleil dans le regard de l'enfant quand, de retour de nourrice, de retour de collège, de retour de colonie, ce visage offrait le bonheur, tout le bonheur du monde, mais qui tout de suite s'anéantissait quand, de sa voix douce, la mère de l'enfant disait "demain", "après-demain", "tu pars". Et c'était comme une tombe, à chaque fois, qui se refermait sur l'enfant. C'était pire que les orphelins ou les enfants officiellement abandonnés. Ceux-là savent d'où vient leur nuit. Ici, le petit enfant partait sans comprendre. Pourquoi cette valise ? Pourquoi ce train ? Pourquoi, encore, si loin ? Mis bout à bout, combien de jours passait-il ainsi chaque année, près de sa mère ? Dix jours, vingt jours ? Il n'y avait

eu que cela, "tu pars". "Tu gênes", pensa l'homme.

Quelques instants plus tard l'homme retrouva avec plaisir cette sensation de sécurité qu'offre toujours la mise en place d'un silencieux au bout d'un Smith et Wesson. Oui, tout le mal était venu de là : "Demain, tu pars." Sa mère ne lui avait appris que cela : l'amour se refuse. Et chaque retour, chaque départ, avait fermé ainsi encore un peu plus le cœur de l'enfant, de l'adolescent, jusqu'à, plus tard, lui faire craindre l'amour. Oui, depuis il n'y avait plus eu, toujours, que la peur du rejet et l'homme, jamais, n'avait pu, n'avait su, n'avait osé, se donner. Aimer. Ingrid. Marie. Yoko ...

Isabella.

L'homme sentit qu'il allait faiblir. Il fallait reprendre des forces et il commanda des oeufs au jambon, une bière rousse et un grand café noir.

Dehors, sous la pluie fine, l'homme releva le col de son imperméable. L'interphone ne posait pas de problème. Il suffirait d'appeler au hasard un locataire en se faisant passer pour un livreur. Et c'est alors, au moment où l'homme ne s'y attendait pas, à la sortie du pont des Généraux, que la silhouette apparut. Oui, cette ombre grise qui se pressait là, de dos, à dix mètres devant lui, c'était bien elle. Sa mère.

L'homme ralentit en même temps que l'émotion l'emportait. Était-ce une soudaine compassion, de l'amour ou une immense tendresse ? Il ne chercha ni à comprendre ni à lutter, c'était impossible. Juste suivre, marcher, ne pas se laisser distancer. Il n'y avait pas de doute, c'était bien encore, et malgré les vingt ans de plus, la même allure légère, le même pas alerte et rapide, et cette façon qu'elle avait toujours de mettre en valeur sa taille de guêpe en cintrant au maximum ses vêtements, ici un imperméable. Puis l'émotion, comme un souffle, disparut et l'homme retrouva toute sa lucidité : c'était bien ce même dos qu'il avait vu, mille fois, lui dire non en s'éloignant sur tous les quais de gare quand il était enfant...

L'abattre. Abattre maintenant cette femme pour lui faire payer le mur qu'elle avait dressé entre l'homme et l'amour. Il n'y avait aucun risque ; à cette heure de la journée, dans cette morne ville de province, le pont noyé de pluie était parfaitement désert. Mais au moment où, tout en cherchant de la main la crosse de son Smith et Wesson, l'homme accélérât, une force étrange s'empara de lui. Un désir irrésistible, quelque chose de plus fort que lui, de plus fort que toutes ces années, et il eut envie, une dernière fois, de revoir le visage de sa mère. Au bout du pont, il changea de trottoir.

Dans l'étroite rue du Passage les deux silhouettes marchaient maintenant à la même hauteur, chacune sur un

trottoir. La femme savait-elle ? Par-delà les années pouvait-elle encore ressentir la présence de son fils ? Sous la pluie, il y eut alors cet instant où ils se tournèrent l'un vers l'autre.

L'homme resta sous le choc. Sa mère l'avait-elle reconnu ? L'échange n'avait duré qu'une fraction de seconde, et tout de suite elle s'était détournée en pressant encore l'allure.

L'avait-elle reconnu ? L'homme déconcerté n'avait pas poursuivi et quand une lumière soudaine était apparue sur le trottoir, celle du Café des Sports, il avait passé la porte.

L'avait-elle reconnu ou, comme lui, avait-elle été effrayée par son visage ? Et l'homme eut cette intuition qu'il ne s'était produit qu'une chose : un effacement mutuel. Dans cette nuit, chacun, dans le visage de l'autre, avait vu le passage du temps. Son ravage, pensa-t-il. Alors, autour de lui, dans ce café sordide, plus rien n'apparut que ce visage avec sa multitude de rides, ses paupières affaissées et cette commissure de lèvres si fermées qu'elles ne disaient plus que la peine, la souffrance. Et soudainement l'homme, en s'apercevant dans un miroir mural eut l'impression que ce visage, celui de sa mère, lui ressemblait étrangement. Mais qui parlait à qui dans ce reflet ? Était-ce lui ou était-ce elle qui, là-bas, au numéro vingt-quatre, savait qu'il était revenu ? Ou encore étaient-ce les deux qui, ensemble, faisaient naître un autre visage ? Le visage de celui qui, le premier, les avaient abandonnés tous les deux. Le père. Le mari. Parti pour toujours.

L'homme se ressaisit. Il ne se laisserait pas apitoyer par ce qu'il savait déjà ; sa mère l'avait abandonné pour l'avoir été elle-même. Et il n'était pas nouveau non plus que la présence

de l'enfant lui était devenue insupportable à force de rappeler sans cesse l'autre, le mari, et son départ. L'homme savait tout cela et longtemps il en avait instruit le procès avec toujours le même verdict : ce n'était pas à l'enfant de payer.

Alors que se passait-il, là, maintenant, devant ce miroir où un visage, le sien ou celui de sa mère, l'homme ne savait plus tant la peine était la même, là où un visage disait quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau, quelque chose qui ressemblait à la peur d'une jeune femme, à sa crainte de mal faire, face à un enfant, à son appréhension de se tromper encore avec lui comme elle s'était trompée avec l'autre, celui qui était parti. Oui, ici, rue du Passage, un visage disait que l'abandon avait créé chez la jeune femme la même impossibilité d'aimer et qu'elle avait toujours cru, toujours espéré que les autres feraient mieux qu'elle, qu'ils apprendraient davantage à l'enfant, l'aimeraient plus. Et le visage disait aussi que jamais elle n'avait rien cherché à faire payer à l'enfant. Était-ce ce visage que l'homme était venu tuer ? Mais quel visage ? Lequel des deux puisqu'ici, dans le miroir, comme tout à l'heure sous la pluie, ils apparaissaient si semblables. L'homme baissa les yeux. Il ne savait plus. Qui allait disparaître, ici, rue du Passage, après le crime ? La jeune femme qui avait été sa mère ou elle, aujourd'hui ? L'enfant qu'il avait été ou lui, aujourd'hui ? Jusqu'au moment où il ne sentit plus rien. C'était comme un dessin, comme un souvenir, comme le souvenir qui s'efface sous des traits nouveaux, ceux qu'il venait de voir dans le miroir et dans la rue tout à l'heure. Une femme âgée. Un homme. Et puis, surtout, aujourd'hui.

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2019 le journal littéraire "le persil" accomplit ses quinze ans d'existence

Le persil journal, numéro triple, février 2023, persil 206 - 207 - 208

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis
Responsable subventions: Victor Joyet
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:

**Fondation Philanthropique Famille Sandoz, Fondation Jan Michalski, Fondation Pittet Société Académique Vaudoise,
Le Canton de Vaud, La Ville de Lausanne.**
Imprimé en Roumanie. Tirage 1000 exemplaires.